J. VII. 23.

6 . 5 24

LES ENFANS VOYAGEURS,

OU LES

PETITS BOTANISTES.

T. III.

DE L'IMPRIMERIE DE PLASSAN,
RUE DE VAUGIRARD, N° 15.

Nobile Collegium
Mutinense
Sancti Caroli

Prends mon petit, prends.

LES ENFANS VOYAGEURS,

OU LES PETITS BOTANISTES.

PAR Mme GUÉNARD, BARONNE DE MÉRÉ.

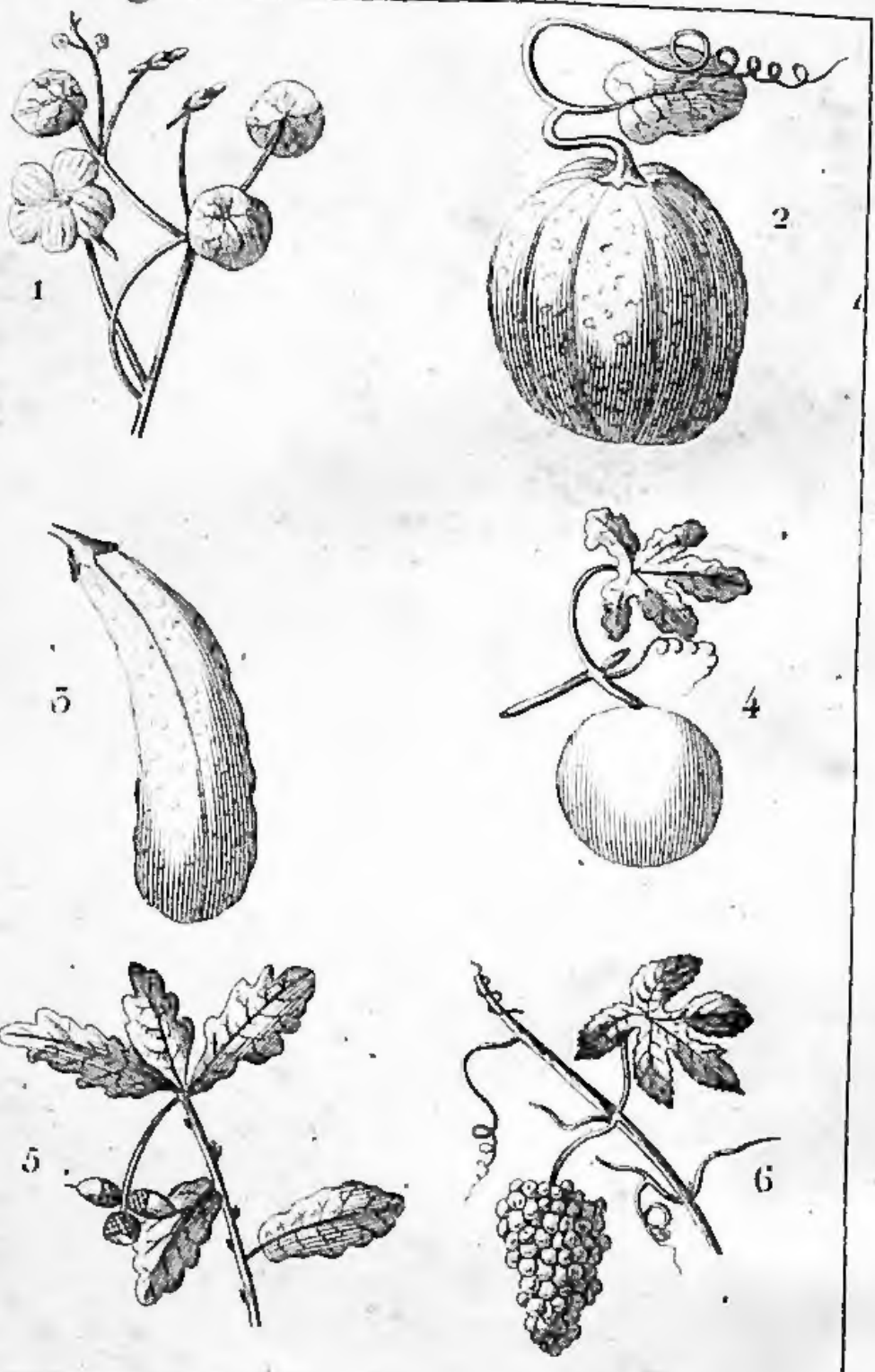
ORNÉ D'ENVIRON 200 VIGNETTES
GRAVÉES AVEC LE PLUS GRAND SOIN.

TOME TROISIÈME.

PARIS,
A la Librairie d'Education d'ALEX. EYMERY,
rue Mazarine, n° 30.

1818.

Bibl. Mod. Ant.
del Collegio S. Ca
MODENA



1 la Capucine, 2 le Melon, 3 le Concombre,
4 la Coloquinte, 5 le Gland, 6 la Vigne.

LES ENFANS

VOYAGEURS,

OU LES

PETITS BOTANISTES.

CHAPITRE XXVI.

EST-IL bien vrai, disait Béatrix à Fonsfrède, que nous irons en Bourgogne?

FONSFRÈDE.

Oh! cela est très-sûr, car j'entendais ce matin maman qui disait à ma cousine Félicie : Oui, ma cousine, nous partirons avec vous, d'aujourd'hui en quinze.

BÉATRIX.

Cela me fera grand plaisir; car j'ima-

gine que cela doit être bien amusant de vendanger.

FONSFRÈDE.

Et puis nous suivrons notre cours, qui m'intéresse depuis qu'on nous donne des descriptions. Voici Mathilde qui vient apparemment nous chercher.

MATHILDE.

Venez donc à la melonnière; M. de Saint-Elme va nous parler des courges avant de nous entretenir des amentacées.

Ils s'empressèrent de rejoindre leurs autres amis.

La melonnière était dans la plus belle exposition, et des couches préparées avec grand soin servaient à élever des melons, des concombres, et des primeurs de toute espèce. Elles étaient parfaitement tenues ; les murs étaient couverts de pois de senteur et de capucines, dont la couleur, tranchant avec la couleur douce et variée de la fleur des premiers, formait un coup-d'œil très-agréable.

Ce fut aux capucines que l'on s'arrêta d'abord; cette plante, qui vient du Pérou, s'est extrêmement multipliée en France, dit M. de Saint-Elme. Vous savez comme elles parent nos salades, auxquelles elles donnent une odeur agréable. Cette plante offre quelque singularité par la forme de ses feuilles. C'est une petite famille fort agréable, mais qui n'a de rapport avec aucune, et prouve avec évidence qu'on ne peut assujettir la nature à aucune méthode, car ici la chaîne est interrompue. La capucine a un calice coloré, à cinq divisions inégales, réunies inférieurement, et un prolongement aigu en forme de corne; cinq pétales attachés au calice, deux supérieurs, sessiles; les trois inférieurs portent chacun sur un onglet grêle et cilié; huit étamines, un style, trois stimagts. Le fruit est composé de trois drupes sillonnés, convexes, renfermant chacun une graine. Ce fruit cueilli avant

la maturité, et confit dans le vinaigre, peut remplacer les capres.

MADAME DE SAINT-ELME.

Occupons-nous du véritable objet de cette leçon. Nous sommes venus ici principalement pour les courges.

SAINT-ELME.

Volontiers. Cette famille, peu nombreuse, offre des caractères assez uniformes; les feuilles sont alternes, les tiges sarmenteuses, la corolle monopétale supère, faisant corps avec le calice; elle est à cinq divisions, et toujours unisexuelles, quoique la même tige porte le mâle et la femelle, comme nous l'avons déjà dit; la feuille est découpée et rude au toucher. Son fruit est une baie, dans laquelle se trouve une grande quantité de graines, placées au centre, dans des loges. Cette famille offre nombre de plantes usuelles et rafraîchissantes, telles que le melon, le concombre, le potiron, les citrouilles, remarquables en général

par la douceur de leurs fruits; tandis que les coloquintes, les bryonœs, et autres, ont un suc très-amer et très-purgatif. Il faut convenir que c'est encore ici comme dans beaucoup d'autres familles: l'uniformité dans les qualités se trouve en défaut. La nature réunit souvent dans une même famille, c'est-à-dire, dans une série de plantes ayant plusieurs caractères semblables, des poisons et des comestibles; mais est-ce à nous à en demander raison à son auteur, et n'est-il pas le maître de mêler, dans les végétaux comme dans la vie, l'amertume à la douceur?

BÉATRIX.

C'est bien dommage que l'Ecriture-Sainte ne nous ait pas fait connaître la plante que le prophète fit mettre à son disciple dans le bouillon de coloquinte que celui-ci avait préparé par mégarde, et qui perdit son amertume, et devint

d'un goût très-agréable dès qu'on y eut fait bouillir de cette plante.

M. DE SAINT-ELME.

On l'ignore, et nous pouvons nous passer de manger de ces courges amères; quand nous en avons d'un goût si agréable, pourquoi vouloir y joindre la coloquinte?

Les courges ont des vrilles, mais elles ne sont point opposées aux feuilles comme dans les vignes; elles forment un angle aigu avec elles : toutes ont une baie; il en est de très-petites, mais qui ont les mêmes caractères que les plus grosses; elles sont toutes sarmenteuses, et n'ont point d'arbres parmi elles.

FÉLICIE.

Ne m'avais-tu pas dit, mon ami, que les jombarbes et les cierges sont de la même famille? En vérité, en les considérant l'une auprès de l'autre, j'ai peine à le croire. Vois donc ces jombarbes, elles

ressemblent plus à des artichants, et je les aurais cru de leur famille.

SAINT-ELME.

Tu aurais grand tort : elles ne tiennent en rien de la famille des chardons, dont l'artichaut fait partie. La jombarbe est indigène, et les cierges ne croissent que dans les pays les plus chauds : elles ont des fleurs qui ont un grand nombre de pétales ; elles diffèrent entre elles par la couleur. On extrait de leurs feuilles un suc que l'on emploie extérieurement en médecine. Quant aux cierges, quoique ce soit prendre sur les attributs de mon collègue, nous sommes ici près des serres, et il y en a un très-beau que l'on nomme le grand cierge du Pérou ; ce qui le distingue de la jombarbe, c'est la position de la corolle et du calice. Dans les jombarbes elle est infère, au lieu que dans les cierges elle est supère. Les jombarbes ont plusieurs ovaires capsulaires. Les cierges n'en ont qu'un seul, qui devient

une baie. Les fleurs du cierge du Pérou sont d'une grande beauté : elles ressemblent, pour la forme, à celle de nos soleils ; mais elles sont d'un plus beau jaune, et ont les radiés bien plus longs et bien plus détachés. Le dernier qui a fleuri au Jardin des Plantes avait un pied de diamètre. Cette famille a des caractères qui la rapprochent des groseilliers.

La raquette est un cierge ; les fleurs et les fruits sortent immédiatement de la tige. Les fruits sont une baie molle qui se mange. Il y en a un qui s'appelle le cierge du serpent, et qui en a effectivement les contours tortueux : un autre a une quantité de petits mamelons charnus.

Mais ce que nous avons eu à dire sur les plantes renfermées dans la couche, et l'excursion que je me suis permise dans les domaines de mon confrère, ne suffisent pas pour remplir la leçon : suivez-moi; je vais vous conduire dans un champ plus vaste.

Une forêt couronne les collines qui environnent le château ; ce fut là que M. de Saint-Elme mena ses élèves, et leur faisant remarquer chacun des beaux arbres dont elle est peuplée, il leur dit : « Les amentacées sont une des plus nombreuses, des plus utiles, et des plus importantes familles des dicotylédones : on peut les mettre en parallèle avec celles des monocotylédones, connues sous le nom de palmier. Celle des amentacées comprend les *chênes,* les *châtaigniers,* les *saules,* tous les *peupliers,* les *platanes,* etc. Cette famille est toute ligneuse, et a, au nombre de ses membres, les arbres de la plus grande hauteur. Ce sont ces arbres qui nous fournissent ces énormes pièces de bois qui servent aux constructions navales et civiles. Ils nous donnent le bois de charronnage. Le tourneur les emploie, et nos foyers sont alimentés par leurs rameaux. A ces avantages, qui entraînent la mort de l'individu, il s'en joint de plus

précieux : ce sont les fruits que ces différens arbres produisent. Le chêne, qui appartient principalement à nos forêts, et fut autrefois révéré par nos druides, produit le gland, qui servit, dit-on, de nourriture à nos premiers pères ; ce que nous avons peine à croire, si nous goûtons ce fruit, dont l'amertume nous est si désagréable ; mais il est certain qu'il en existe en Espagne une espèce aussi bonne au goût que nos châtaignes. Le gland d'Europe est donné aux porcs, et il les nourrit et les engraisse. Les feuilles du chêne sont simples et alternes, et ordinairement découpées, ses fleurs unisexuelles. Les fleurs mâles et femelles viennent sur le même individu : elles sont incomplettes et sans pétales. Le fruit, que l'on nomme gland, est une espèce de capsule ovoïde, quelquefois sphérique, formée d'une peau cartilagineuse et très-lisse ; elle contient une amande de même forme qui, ainsi que je viens de le dire,

est ordinairement d'un goût âpre, et se partage en deux lobes. Tout le monde sait que les châtaigniers, dans plusieurs provinces de France, tiennent lieu de pain, et dans toutes sont un aliment fort nourrissant et fort agréable au goût. Les faînes, fruit du hêtre, se mangent aussi et donnent de fort bonne huile. Tous ces arbres fleurissent en chatons, c'est-à-dire un axe où sont attachées des écailles. Ces arbres sont presque tous unisexuels, comme nous l'avons dit en parlant du hêtre.

Parmi ces arbres, qui nous appartiennent, et qui ont toujours existé sur notre sol, on peut compter l'érable-plane, l'érable-sicomore, l'érable-champêtre. Le bois d'érable-sicomore est le meilleur combustible; les expériences que l'on a faites ayant prouvé qu'il avait plus de chaleur même que le chêne. Presque toutes les espèces d'érables se plaisent en France et font l'ornement de nos jardins. Il serait très-utile d'y multiplier l'érable

a sucre, non pour en retirer cette substance, mais pour son bois, qui est d'une grande beauté.

Au Canada ils croissent par millions : alors on peut en faire mourir un grand nombre pour en tirer le sucre sans inconvénient ; car dès qu'on fait une incision profonde à cet arbre pour en faire couler la liqueur dont on extrait le sucre, l'arbre périt.

Pour obtenir cette liqueur on insinue dans l'arbre une lame de fer très-mince, et l'on pose, sous l'incision, un baquet qui reçoit cette liqueur, dont il faut soixante pintes pour tirer une livre de sucre, que l'on cristallise comme celui extrait de la canne : il a les mêmes propriétés ; mais, comme on voit, il ne peut avoir les mêmes avantages que celui qu'on tire de celle-ci, dont le sirop est plus abondant, et dont la plante se renouvelle tous les ans. Il y a un fort grand nombre d'érables; le plus beau est celui que l'on

nomme plane ; sa feuille est grande, du plus beau vert, et profondément découpée. L'érable de Montpellier, qui a une feuille à trois divisions, tandis que les autres sont à cinq, est un fort joli petit arbre. Sa fleur est à grappes, et ses capsules se teignent en rouge, ce qui leur donne presque l'éclat des fleurs. Les boutons de l'érable à sucre sont bruns ; on distingue aussi l'érable-plane des autres, en cassant les pétioles des feuilles ; il sort de ceux-ci une liqueur blanchâtre comme du lait, tandis que ceux de l'érable à sucre ne sont point lactescens. C'est ordinairement dans l'hiver qu'on tire le sucre de l'érable, parce que lorsque la sève est en mouvement elle se mêle à la liqueur, qui alors ne donne pas de sucre.

On quitta la forêt; on prit une fort longue avenue de marronniers, que l'oncle de M. de Ribemon avait fait planter, afin d'avoir de l'ombre depuis son habitation jusqu'au bois.

M. DE SAINT-ELME.

Je ne sais si mon cher confrère me permettra de parler du marronnier-d'Inde : il s'en est peut-être déjà occupé.

PHILIPPE.

Non, parce qu'il n'est point particulier à aucun des pays où nous sommes allés ; ainsi, libre à vous de nous dire les notes que vous avez recueillies sur cet arbre.

SAINT-ELME.

Je vais donc vous entretenir un instant de cette belle production de la nature, unique dans son espèce. Le marronnier-d'Inde a été mis dans la famille des érables ; mais on n'en voit pas la raison, si ce n'est par le nombre des étamines et par sa fleur en grappes ; mais c'est ce qui doit faire juger combien les systèmes en botanique s'éloignent de la nature, puisqu'à cela près, tous les caractères de ces arbres sont différens ; je vais vous le faire connaître. Le marronier-d'Inde est un très-bel arbre. Sa tige droite s'élève à une

grande hauteur ; et ses branches, qui s'étendent tout à l'entour, lorsqu'elles sont parées de leurs feuilles, qu'on nomme digitées, donnent un ombrage impénétrable aux rayons du soleil ; son écorce est belle et unie; son fruit, qui ressemble beaucoup au marron du Lyonnais, est de même enveloppé dans une coque épineuse. La graine a aussi une peau brune et lisse comme la châtaigne, et une large cicatrice ; mais, la différenee, c'est que ce fruit est d'une amertume affreuse, et qui ne peut servir pour la nourriture des hommes ni des bestiaux, parce qu'il est mal-sain; son bois n'a aucune qualité qui puisse le faire rechercher ; il brûle mal, ne donne point de chaleur ; il ne peut acquérir le poli, aussi est-il destiné au plus triste usage : c'est avec le bois de marronnier-d'Inde que l'on fait maintenant les cercueils, auxquels on employait autrefois le bois de sapin ; car il n'y a pas encore beaucoup de siècles que le marron-

nier-d'Inde est connu en Europe. Il vient des bords de la mer Caspienne, dans l'Asie-Mineure. Le premier qui fut planté en Europe, le fut à Vienne, à la fin du seizième siècle ; on en planta un à Paris, dans le jardin de l'Hôtel-Soubise, peu d'années après; un autre en 1615, dans le Jardin des Plantes. On voit encore, dans le cabinet, une tranche de ce marronnier, qui a été abattu il y a environ cinquante ans. Il y en eut un aussi, dans ce temps-là, au Luxembourg. Depuis ils ont été considérablement multipliés et cultivés avec soin, ce qui prouverait que l'homme, en général, préfère l'agréable à l'utile.

La description des marronniers-d'Inde étant finie, on rentra dans le jardin, où l'on se retrouva, comme la veille, auprès du canal, dont les bords (nous l'avons dit) sont plantés de saules et de peupliers. Voyez, dit Saint-Elme, combien la verdure de ces arbres, qui font un si joli effet dans ce paysage, contraste agréable-

ment avec celle des autres arbres. Les feuilles du saule, comme vous pouvez le remarquer, sont étroites et lisses, d'un vert pâle et presque blanches en dessous. Le peuplier a la feuille arrondie, ses pétioles sont très-longs et aplatis sur les côtés ; ce qui donne à ses feuilles une grande mobilité. Ces arbres sont d'un bon rapport par leur bouture, que l'on peut faire tous les quatre à cinq ans ; ses branches, que l'on coupe, servent à faire des échalas et du bois pour chauffer le four; le tronc, qui vit très-vieux, surtout celui du saule, n'est bon qu'à brûler. Il y a de vieux saules qui n'ont plus que l'écorce et qui poussent encore beaucoup de branches; on ne laisse pas le saule s'élever au-dessus de dix à douze pieds ; si on ne le tenait pas à cette hauteur, il casserait par le moindre vent. Le peuplier, au contraire, et surtout celui d'Italie, élève sa tête au-dessus des autres arbres ; nos paysages ont été bien embellis par ce bel

arbre, dont la forme diffère de celles de tous les nôtres. C'est à Roissi, près de Dammartin, terre qui appartient à M. de Caraman, qu'on a planté, vers 1760, un très-grand nombre de peupliers; depuis, ils se sont multipliés et répandus dans tous les environs; tous ces arbres viennent de bouture.

PAULIN.

J'ai toujours pensé que c'est au peuplier d'Italie qu'on doit ces voûtes d'une forme aiguë qu'on trouve dans tous les bâtimens gothiques, dont le goût, comme on sait, vint en France par les Sarrasins qui habitaient des pays où le peuplier est très-commun. Jetez les yeux sur cette longue chaussée qui en est bordée, vous verrez qu'elle représente une voûte aiguë, tandis que nos arbres forment naturellement une voûte cylindrique.

On convint que la remarque de Paulin était juste, et on remarqua aussi que depuis que le peuplier était devenu com-

mun en France, on avait vu reparaître dans quelques-uns de nos bâtimens les formes gothiques; mais ces bâtimens, malgré ce qu'on en peut dire, n'ont point la majesté de ceux des Grecs et des Romains.

Ce fut par cette digression que finit la dernière leçon que M. de Saint-Elme donna à Montignac, aux aimables élèves de Philippe; il la termina par une invocation et des actions de grâces aux dieux des champs dont il venait d'analyser une partie des richesses, et il leur récita, avant de se séparer d'eux, une partie de l'imitation d'une élégie de Tibulle, par Dupaty :

Pasteurs, faites silence! écoutez tous mes chants.
Le voici l'heureux jour où chaque dieu des champs
Attend, pour se montrer à nos travaux propice,
Le tribut annuel d'un pieux sacrifice.
Viens, Bacchus, viens, Cérès; venez tous deux parés,

Bacchus de pampres verts, Cérès d'épis dorés.
Laboureur, que le soc, en ce jour tutélaire,
Oisif dans tes sillons, fasse grâce à la terre!
Que, libre en son étable, à l'abri des chaleurs,
Repose en ruminant le bœuf orné de fleurs;
Et toi-même, ô bergère! en l'honneur de ta fête,
Que le fuseau roulant, que l'aiguille s'arrête,
Soyons tout à Cérès. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
Cependant vers l'autel où brûle un feu sacré,
D'enfans ceints de festons, l'agneau marche entouré.
Nous voici, dieux des champs! dieux! voilà nos domaines!
Détournez les fléaux qui menacent nos plaines.
Que le froid aquilon, que l'auster pluvieux,
N'offensent point la vigne et ses bourgeons frileux,
Ne la contraignent point à s'épuiser en larmes;
Que la jeune Pomone ose étaler ses charmes.
Daigne aider, ô Cérès! ce tuyau, faible encor,
A porter le poids mûr de ta couronne d'or!
Que ton pied triomphant tue une herbe ennemie.
Ah! puisse encor, le soir au bord de la prairie,
La houlette indulgente, et le chien complaisant,

Ne point hâter le pas de l'agneau languissant!
Nos vœux sont exaucés! au sein de la génisse,
La fibre prophétique annonce un ciel propice.
Je vous rends grâce, ô dieux! nos guérets sont sauvés.
Amis, qu'à longs ruisseaux le vin coule... et buvez;
Le soir d'un jour de fête, un buveur qui chancelle
N'offense point des dieux la bonté paternelle.
Buvez donc, buvez tous. Moi je vais, dans mes vers,
Bénir les dieux des champs de leurs présens divers.
Chacun d'eux, à l'envi, de sa main fortunée
Enrichit, ou para le cercle de l'année.
Phébus préside aux jours, Phébé préside aux nuits:
Si Flore a soin des fleurs, Pomone a soin des fruits.
Palès règne au vallon, et Cérès dans les plaines.
. . . . . .
Chaque faune a ses bois, chaque nymphe a ses eaux;
Un dieu léger s'enfuit sur les légers roseaux.
Oui, l'homme doit aux dieux tous les biens de la vie;
Il leur doit de vingts arts la rivale industrie:
L'osier avec le chaume en cabane tressé,

Le fer, en soc tranchant, dans la terre enfoncé,
Le tremblant chariot qui sur son axe crie,
Et mille autres bienfaits que l'univers publie.
Déjà de nos aïeux le chêne nourricier
N'offre plus qu'au vil porc un mets vil et grossier;
Un arbre d'un autre arbre adopte la famille :
Où croissait le chardon, la rose s'ouvre et brille.
Tout prospère, tout rit à travers le vallon;
L'eau court, en murmurant, abreuver le gazon.
L'été, lorsque son frère a perdu sa couronne,
Livre au fer recourbé des champs d'or qu'il moissonne;
Puis des feux du soleil, le raisin tout brillant,
Promet au vendangeur un nectar pétillant.
Bacchus paraît : soudain, enluminé de lie,
Par des jeux, par la danse égayant sa folie,
Le pâtre immole un bouc, qui lui-même jadis
Avait servi de pâtre aux crédules brebis.
Pomone ensuite arrive, et, riante et vermeille,
Au pied du sombre hiver épanche sa corbeille.
D'abord le laboureur, en traçant un sillon,
Pour charmer ses travaux fredonna quelque son:
Bientôt, en temps réglés, la voix avec aisance
Modula des sons doux, frappa l'air en cadence;
Enfin, par ses tuyaux qu'interrogent les doigts,
Le roseau fit entendre une seconde voix.

O jours heureux ! l'enfant, de couronnes rustiques,
L'enfant orne le front de ses lares antiques !
L'enfant, dans la prairie, en gardant les agneaux,
Façonna la houlette et creusa les pipeaux ;
Tandis qu'à ses côtés la bergère innocente
Soulagea la brebis de sa toison pesante.
Alors tout s'empressa pour servir nos besoins ;
Le sexe eut des travaux et l'enfance des soins.
Du haut de la quenouille, alors la laine humide
Descendant lentement sous le doigt qui la guide,
Arrive en fil léger au fuseau qui l'attend ;
Le fuseau la rassemble et s'enfuit en roulant.
. . . . . .
. . . . . .

Tout le monde remercia beaucoup Saint-Elme des vers qu'il venait de dire, et on lui fit compliment sur la manière dont il les avait récités.

CHAPITRE XXVII.

—

On ne s'occupa plus que du voyage de Dijon; mais comme il restait encore près d'un mois jusqu'au moment où les vendanges devaient commencer, M. de Saint-Elme obtint de ses cousines qu'on irait passer ce temps dans sa belle terre près de Clermont. Il reçut les parens de sa femme avec magnificence : ce n'était que fêtes, que bals, que concerts; tout ce que cette province a de plus distingué, s'empressait à rendre hommage aux aimables cousines de madame de Saint-Elme. Félina partageait la joie de Mathilde et de Félicie, quand elles pouvaient fuir la brillante et trop nombreuse société qui était réunie au château, et s'égarer avec

M. de Saint-Elme et Philippe dans les délicieuses campagnes qui environnent Clermont. Voilà, disait Félina, la plus parfaite image de la première demeure du père des humains; et les poètes n'ont rien exagéré quand ils ont célébré la belle et riche Limagne.

PHILIPPE.

Il est vrai que je n'ai rien vu de comparable à ce pays : sa fertilité est étonnante ; et il n'est pas extraordinaire que Saint-Elme vivant au milieu de ces plaines, également favorisées par Cérès et Pomone, ait consacré tous ses soins à l'observation des trésors qu'elles renferment, sans s'occuper des plantes étrangères : on n'envie point les richesses de ses voisins, quand on est content de son lot.

On pense bien que mesdames de Ribemon, d'Ermilly et leurs filles, avaient demandé à voir la bonne Julie, qui était très-heureuse dans son ménage; elle les pria de leur faire l'honneur d'accepter à déjeûner;

ce qu'elles firent avec plaisir. Julie disait à madame de Ribemon : « Pouvais-je croire, madame, quand nous étions dans une chétive chaumière, que j'en verrais sortir ma chère maîtresse pour habiter ce beau château? mais elle le méritait bien. » On se rappelle que Julie aimait un peu à parler : ces dames eurent la complaisance de l'écouter ; elle les avait connues l'une et l'autre il y avait bien des années, et elle leur rappelait mille traits de leur tendre jeunesse qui les intéressaient. Le présent disparaît si vite, l'avenir est si incertain, qu'on aime à vivre dans le passé : c'est la seule consolation qui reste au vieillard ; et à tout âge les souvenirs ont un grand attrait ; aussi celui qui n'a pas de mémoire est-il privé d'un des plus grands dons du Ciel : son existence est rétrécie ; il est, mais il n'a pas été, ou du moins c'est pour lui la même chose. Pardon, je m'aperçois que je tombe dans le défaut de Julie ; je bavarde. La famille quitta enfin cette

excellente femme pour aller faire une excursion sur les monts Cantal, avant de prendre la route de Bourgogne. Cette masse imposante, dominée par une montagne nommée particulièrement Cantal, qui s'élève à 993 toises au-dessus de la mer, et d'où se précipitent douze ravines ou torrens, rappela à la famille de Ribemon les Alpes et les Pyrénées. Philippe retrouvait avec plaisir une partie de leurs productions sur le Cantal. Fonsfrède considérait avec ravissement les beaux points de vue qu'il présente ; et Paulin, qui avait plus de goût pour la minéralogie que pour la botanique, s'arrêtait à chaque pas pour ramasser des cailloux, et questionner son père sur leur nature : « Tout ici, disait M. d'Ermilly, atteste que ce pays a été bouleversé anciennement par des feux souterrains ; mais dans quel temps ? »

SAINT-ELME.

Il doit être très-reculé, car l'histoire

de cette province, qui remonte à cinq cent quatre-vingt-dix ans avant notre ère, n'en fait pas mention : presque tout dans la géologie est conjectural. Aussi, tout en admirant ces immenses coulées de laves que nous voyons à nos pieds, et ces colonnes basaltiques que nous découvrons dans le lointain, j'aime bien mieux m'en tenir à examiner les jolies plantes qui se présentent en foule à mes observations sur ces montagnes, que de chercher l'origine des volcans qui peut-être autrefois les ont amoncelées.

Saint-Elme prit un sentier par lequel on descendit dans une charmante vallée, que Félicie reconnut aussitôt; c'était celle où elle avait passé son enfance, et une partie de sa jeunesse : en un instant on fut à la porte de la chaumière qui avait si longtemps caché au monde elle et sa mère. Un jeune ménage, auquel madame d'Ormoise l'avait donnée, l'habitait; il reçut ses bienfaiteurs avec transport : le mari

et la femme conduisirent madame d'Ormoise, et M. et madame de Saint-Elme et leurs parens, dans le verger. Félicie, qui n'avait pas revu ces lieux depuis son mariage, fut fort étonnée en apercevant, au milieu du bocage qu'elle affectionnait le plus, un temple consacré à l'hymen : au fond du péristyle, où l'on voyait ce dieu servant de guide à l'amour, était une porte qui conduisait dans un charmant salon; là tous les détails de la vie de madame d'Ormoise avaient été représentés par un habile artiste : on se doute bien que l'instant où Saint-Elme avait reçu de cette bonne mère la main de la charmante Félicie, n'était pas oublié. On servit dans ce pavillon un repas délicieux; le curé du village, et celui d'Aurillac, les seuls étrangers qui y eussent été admis, partagèrent les plaisirs de cette journée; on ne quitta la chaumière qu'au coucher du soleil. On se mit en route pour se rendre auprès de

Dijon ; l'habitation que M. de Saint-Elme avait dans ce pays n'était absolument qu'un vendangeoir, et on était sûr de n'y être point entouré d'importuns.

On ne commençait point encore les vendanges; cependant le lendemain matin ces dames allèrent se promener dans les vignes, où elles trouvèrent M. de Saint-Elme qui chassait aux grives avec ses cousins, ses cousines et leurs fils; ils se réunirent à elles.

SAINT-ELME.

Avant que l'on coupe ces grappes, déjà vermeilles, je crois que je ne ferais pas mal de vous donner une idée générale des vignes : votre professeur vous en a déjà parlé; mais j'entrerai dans plus de détails; et vous jugerez par vous-mêmes, en suivant les travaux qui vont commencer, de l'exactitude de ce que je vais vous rapporter.

Les vignes sont ligneuses et sarmenteuses ; elles ont les feuilles alternes et

découpées ; les vrilles sortent toujours opposées à la feuille ; ce caractère est général à toutes les vignes, même à la vigne-vierge ; leurs fleurs sont unisexuelles : les vignes coulent quand il pleut lorsqu'elles sont en fleurs, parce que la pluie enlève le pollen des étamines. La vigne est, après le blé, la branche de l'agriculture la plus considérable, celle qui occupe le plus grand nombre de cultivateurs : qui aurait cru qu'un bois le plus informe de tous, le plus fragile, et le plus inutile à tout usage, pût produire un fruit dont le jus donne une liqueur si excellente? Il suffit de le planter dans une terre sèche, pierreuse, stérile en apparence ; et bientôt ce bois va pousser une multitude de grappes qui donneront un jus plein de force ; qui se conserve pendant nombre d'années, qui supporte les plus longs trajets de mer, et que l'on peut convertir, par l'alambic, en une li-

queur forte et pénétrante, que la chimie a diversifiée en tant de manières?

FÉLICIE.

En vérité, mon ami, si je ne te connaissais pas, et que je t'entendisse faire un si bel éloge du vin, je croirais que tu l'aimes passionnément : pour moi, quand je pense à tous les maux qu'il cause, je désirerais qu'il n'eût jamais pris fantaisie à Noé de planter la vigne.

SAINT-ELME.

Tu aurais privé les hommes d'un grand plaisir.

FÉLICIE.

Oui ! mais que d'excès de moins ! J'ai tort de t'interrompre; je me tais, et t'écoute.

SAINT-ELME.

Cet arbrisseau, originaire d'Asie, passa en Europe. Les Phéniciens, qui voyagèrent de bonne heure sur toutes les côtes de la Méditerranée, le portèrent dans

la plupart des îles, et le répandirent sur le continent. La vigne réussit merveilleusement dans les îles de l'Archipel ; ensuite elle fut portée successivement en Grèce et en Italie, où elle multiplia considérablement. Quelques Gaulois qui en avaient goûté la liqueur, conçurent, dès-lors, le dessein de s'établir dans le lieu où elle croissait : il suffit pour attirer au-delà des Alpes leurs compatriotes, de la leur faire connaître : ils n'employèrent ni lettres, ni exhortations : ils envoyèrent plusieurs outres ou cruches de vin, ce fut là le signal du départ. Les habitans du pays Chartrain, du Berry et de l'Auvergne, renoncèrent aux glands de leurs forêts, et allèrent conquérir les deux bords du Pô; rendus maîtres de cette terre fortunée, ils s'appliquèrent à la culture du figuier, de l'olivier, et surtout de la vigne. Tel fut le motif de leur entreprise sur l'Italie. C'est aux Gaulois établis sur les rives du Pô, que nous devons l'invention si utile

de conserver le vin dans des vaisseaux de bois exactement fermés, et de le contenir dans les liens malgré sa fougue. Depuis cette découverte, la garde et le transport de vin furent plus aisés que lorsqu'on le conservait dans des vases de terre, faciles à briser, ou dans des sacs de peau, sujets à se découdre à se moisir. On forma des vignobles dans tous les pays où ils purent réussir, surtout en Bourgogne et en Champagne, parce que la nature du terrain y était favorable; peut-être les vignes attirèrent-elles les Francs dans la Gaule, comme elles avaient attiré les Gaulois en Italie.

La racine de la vigne est longue, peu profonde, ligneuse et vivace. Elle pousse un arbrisseau qui s'élève quelquefois à la hauteur d'un arbre, portant plusieurs sarmens longs, munis de mains ou vrilles qui s'attachent aux arbres voisins. Ses feuilles sont grandes, belles, larges, lobées, vertes au printemps et pourpres à

l'automne, mais de formes un peu différentes dans plusieurs espèces. Ses fleurs naissent dans les aisselles des feuilles ; elles sont petites, composées chacune de cinq pétales disposés en rond, de couleur jaunâtre, avec autant d'étamines droites à sommet simple. Lorsque les fleurs sont tombées, il leur succède des baies rondes ou ovales ramassées et pressées les unes contre les autres, vertes et aigres au commencement, mais qui, en mûrissant, prennent une couleur blanche, rouge et noire : c'est le fruit que l'on nomme raisin, et qui est plein d'un suc doux et agréable.

De tous les vins, les meilleurs, et surtout les plus sains, sont ceux de France ; et le premier parmi ceux-ci est celui de Bourgogne ; le plus agréable est celui de Champagne, le plus solide celui des vignes qui croissent aux environs de Bordeaux : celui-là traverse les mers, et n'en est que meilleur. Rien de plus agréa-

ble, même pour les femmes, que les vins qui nous viennent de Frontignan et de Lunel. Les collines sont, sans contredit, les expositions les plus favorables à la vigne, surtout lorsque la terre est un peu maigre, légère, sèche, mélangée de petits cailloux. L'exposition au midi est, en général, la plus avantageuse. On plante la vigne ou de boutures ou de plantes caractérisées : on peut la renouveler aussi par le moyen des provins ou des marcottes. Les provins sont des brins des plus vigoureux de la vigne, que l'on couche à droite et à gauche, et dont on tire un ou deux yeux. C'est à ces yeux que se forment les chevelures. Lorsque la partie couchée a pris racine, on la coupe au-dessous, et on transplante les nouveaux ceps où l'on veut. On a aussi trouvé le moyen de rendre son fruit d'une douceur extrême en le plaçant en espalier ; mais ce n'est pas la même espèce dont on fait le vin : ce sont ces vignes en espalier aux-

quelles on doit le raisin, qui est un de nos meilleurs fruits, qu'on nomme chasselas.

Il ne faut pas croire que la culture suffise pour donner de bon vin; il faut encore un soin particulier pour faire ce qu'on appelle des vins fins : pour y parvenir il faut attendre à vendanger que le raisin soit parfaitement mûr, et que cependant il n'ait pas été frappé des premières gelées d'automne, qui ne font aucun mal aux vignes qui donnent du gros vin, comme ceux d'Orléans, du Cher, et même leur sont utiles; au lieu que pour les vignes, telles que celles de Bourgogne et de Haute-Champagne, la gelée leur ôterait entièrement leurs forces. Ces attentions observées, il faut faire trois cueillettes dans la même vigne : la première doit être des raisins les plus mûrs, les plus fins, et les moins serrés; on en ôte tous les grains pourris ou verts, et on coupe la grappe fort courte, à cause de l'âcreté de la queue; la seconde doit

être des raisins gros, serrés, et moins mûrs ; la troisième du rebut de ces trois cueillettes ; on fait trois cuvées différentes. Lorsque les paniers qui contiennent le raisin sont arrivés à la maison, au lieu de les jeter dans la cuve, on les jette sur le pressoir, et on donne bien vite la première serre. Le vin qui en sort s'appelle vin de goutte ; c'est ce qu'il y a de plus fin : on donne ensuite la seconde serre, qu'on appelle retrousse. Le vin qui sort de la première serre se met à part, si le raisin est bien mûr et l'année fort chaude, parce qu'alors il coule abondamment, et qu'on courrait risque de le rougir en le mêlant avec celui de la seconde serre ; mais ce mélange est utile quand la première serre n'a pas rendu abondamment. On donne ensuite les autres serres, que l'on appelle tailles, jusqu'à ce que la masse ne produise plus de jus. Les vins de taille vont toujours en rougissant par degrés, parce que l'action

du pressoir se fait sentir de plus en plus à la pellicule qui enveloppe le grain : les particules qui s'en détachent sont ce qui donne de la rougeur au vin; dans chaque cuvée il y a ordinairement les deux tiers de vin fin.

En général, on peut diviser les vins en deux espèces : le vin de liqueur, et les vins secs.

Cette longue dissertation ne finit qu'au coucher du soleil; la fraîcheur de la soirée força à rentrer. On trouva bon feu dans le salon, et les bougies allumées; les dames travaillèrent quelque temps, pendant que Saint-Elme, qui lisait comme M. Texier, lut Athalie : ces dames étaient enchantées, et prièrent le maître de la maison, si cela ne le fatiguait pas, de leur procurer quelquefois ce plaisir; il le leur promit.

Toutes les journées que ces deux familles passèrent dans cette agréable retraite, s'écoulèrent de la même manière

jusqu'aux vendanges : on se promenait chaque matin, en observant toutes les plantes qu'on rencontrait, et M. de Saint-Elme interrogeait sur leurs familles, et leur organisation, les élèves de Philippe, qui répondaient de manière à faire honneur à leur maître.

Les vendanges s'ouvrirent enfin, et tous nos amis se rendirent au rendez-vous.

Non loin de là, s'élève une riche colline,
Où l'or trace en festons la grappe purpurine.
. . . . . .
Un amas de buisson entoure un noir fossé,
Un sentier tortueux, sur cet amphithéâtre,
Des vendangeurs rians conduit l'essaim folâtre,
Portant, dans les paniers qui surchargent leurs mains,
Le fruit dont la liqueur réjouit les humains.
Par un jeune garçon la troupe est précédée ;
La cithare légère, à sa voix accordée,
Répète dans les airs des sons harmonieux,
Et la danse y répond par des transports joyeux.

Nos aimables vendangeuses, qui avaient lu cette riante peinture des vendanges dans l'Iliade, traduite par M. Aignan, n'étaient arrêtées ni par les froides matinées d'automne, ni par les brouillards : elles travaillaient avec tant de zèle qu'elles reversaient à tout moment leurs paniers dans les grandes mannes que l'on portait sur des traîneaux aux pressoirs, pour faire le triage dont nous avons parlé; enfin, elles et leurs cousins suivirent toutes les opérations, tant de la vendange que de la fabrication du vin, avec une extrême exactitude. Fonsfrède et Béatrix ne trouvaient rien d'aussi agréable. Quand tout fut terminé on quitta la Bourgogne; on revint directement à Montignac, où on devait passer l'hiver.

CHAPITRE XXVIII.

Les jours étaient fort courts, et les froids se faisaient sentir; il fallut renoncer à la grotte. On alla seulement saluer la nymphe qui y présidait : on la trouva triste et dépouillée : on lui avait enlevé les jolis arbustes qui décoraient son asile; ils avaient été reprendre leur place dans la serre; on lui dit adieu jusqu'aux premiers beaux jours. Enfin les botanistes, rentrés dans le salon, pressèrent Philippe d'ouvrir son portefeuille, et de continuer ses leçons; il aurait voulu retirer sa parole : lire ses cahiers devant son père, surtout devant son oncle et M. de Saint-Elme, lui paraissait impossible; il implora la protection de Félicie pour qu'elle l'affran-

chît de cette contrainte ; il ne put l'obtenir. Mathilde, qui vit le chagrin de son frère, demanda à sa mère de permettre que les leçons se prissent dans la bibliothèque ; c'était une petite galerie à côté du salon, où se trouvaient environ deux mille volumes, très-bien choisis, et qui ne faisaient qu'une bien petite portion de celle de M. de Ribemon : une table ronde, couverte d'un tapis de velours vert, était au milieu de la galerie, que la marquise avait fait décorer avec le plus grand soin. Cette aimable mère, dont toute la vie était consacrée au bonheur de ses enfans, avait été la première, au commencement du cours de botanique, à engager son époux, et monsieur et madame d'Ermilly, à ne pas assister aux leçons de Philippe : « En laissant, disait-elle, à nos enfans une entière liberté, ils développeront davantage leurs opinions et leur caractère ; et si ces séances, que nous surveillerons en secret, se pas-

sent sans que rien trouble leur bonne intelligence, que les élèves se montrent attentifs, que le professeur n'ait ni pédantisme ni morgue, nous serons assurés que nos soins ont parfaitement réussi. » Mesdames de Ribemon et d'Ermilly obtinrent des deux pères qu'on accorderait la demande de Mathilde, à condition toutefois que son frère continuerait à lire son journal devant M. et madame de Saint-Elme. Dès que les conditions furent faites et acceptées, Félicie, son mari, les trois cousines et leurs frères, passèrent dans la galerie, dont Mathilde, comme représentant sa mère, fit les honneurs; chacun prit place autour de la table, où l'on força le jeune professeur à accepter la plus distinguée; il embrassa sa chère Mathilde, pour la remercier du service qu'elle lui avait rendu, et, sans se faire prier davantage, il ouvrit ses cahiers; avec une vive émotion, causée par une ti-

midité qui plaît toujours dans la jeunesse, il lut ce qui suit :

Lorsque mon père quitta Paris, il se retira, pendant quelque temps, dans la terre qu'il possédait auprès de Pau, où nous apprîmes le basque ; il nous fut fort utile dans les Pyrénées, où nous fûmes bientôt forcés de chercher un asile ; sous le prétexte de la santé de ma mère, nous allâmes à Barège, et nous nous approchâmes ainsi des frontières, sans qu'on pût encore se douter du projet qu'avait mon père de quitter la France : j'étais encore fort jeune, ainsi que ma sœur ; néanmoins je fus étonné, stupéfait, quand j'aperçus ces barrières majestueuses qui séparent la France de l'Espagne ; je me promis de suivre mon père dans ces montagnes pour les connaître ; et aidé de lui, comme vous le pensez bien, je rédigeai le premier chapitre de mon voyage ; il contenait quelques détails, peu importans, sur la situation de Barège, sur ses

bains : j'y parlais de la réunion de ceux qui prenaient les eaux; mais vous me dispenserez de lire ces observations : celles d'un philosophe de dix à onze ans ne sont pas bien exactes; permettez-moi de vous lire, comme introduction de mon journal, celle qu'un géographe célèbre de nos jours (1) a mise au commencement de sa description sur l'Espagne.

« En nous approchant d'un édifice, c'est sur le péristyle que nous fixons nos premiers regards ; avant de considérer la grande péninsule historique, jetons un coup-d'œil rapide sur le magnifique vestibule qui en décore l'entrée, sur ces monts sourcilleux qui, semblables à un immense rempart, en défendent la frontière septentrionale. »

La vallée de Barège est devenue célèbre par le concours des gens riches et des étrangers qui vont y prendre les eaux

(1) M. Malte-Brun.

minérales; c'est une gorge, ou plutôt une suite de gorges étroites, des vallées et des assemblages pittoresques de beautés et d'horreur. Une gave, c'est ainsi que les naturels du pays appellent un torrent, roule avec fracas ses ondes écumantes à travers les éboulemens et les antiques ruines qui rétrécissent son lit. Mon père, qui prévoyait que nous serions forcés de quitter la France peut-être avant la fin de la saison des eaux, voulut voir le cirque de Marboré, et la caverne de Gavarnie, et son pont de neige; il m'emmena avec lui; nous suivîmes le bord du torrent, et nous arrivâmes au cirque : tout enfant que j'étais encore, je ne peux exprimer le ravissement que j'éprouvai; j'emploierai encore pour le décrire ce qu'en dit le même géographe que j'ai cité.

« Une aire, demi-circulaire, est ceinte d'un mur vertical; le sol forme un entonnoir; ce mur est haut de douze et

quatorze cents pieds; il est surmonté par les vastes gradins d'un amphithéâtre blanchi de neiges éternelles; et cet amphithéâtre même est couronné par d'autres rochers élevés en forme de tours, et portant des neiges encore plus rapprochées du ciel : de ce magnifique amphithéâtre douze torrens s'élancent impétueusement; et, semblables à des lutteurs jeunes et vigoureux, descendent dans le cirque qui retentit sous leurs pas, et se blanchit sous leurs flots écumeux; l'un d'eux, plus fort, plus impétueux que ses frères, semble chercher l'endroit où les inégalités du sol offrent un théâtre plus brillant à son audace : du haut d'un rocher, qui s'avance sur le cirque, le torrent s'élance dans les airs, et semble dédaigner les routes terrestes: mais les lois de la pesanteur enchaînent son superbe courage: vers les deux cinquièmes de sa course, il touche une saillie de ce rocher qu'il vient de quitter, il recommence son élan;

mais bientôt il rencontre une autre pointe; et ici ses forces brisées se divisent et expirent; que dis-je ? elles n'expirent point, elles prennent seulement une activité plus concentrée. Ces fougueux torrens se réunissent, et franchissent, de chute en chute, l'enceinte des montagnes; ils vont, sous le nom du Gave-de-Pau, arroser les superbes campagnes du Béarn. »

Telle est, au cirque de Marboré, la grandeur des objets environnans que les voyageurs trompés ne donnaient à la chute du Gave que trois cents pieds de hauteur, tandis que les mesures géométriques, faites par Rebout et Vidal, nous ont appris que son élévation est de 1266 pieds. Parmi les chutes d'eau qui ont été mesurées, il n'y en a qu'une en Amérique qui surpasse celle-ci, étant de 1800 pieds. Celle de l'Unterbronen en Suisse est moins haute de 800 pieds; mais n'étant point brisée comme celle de Gavarnie, elle conserve sur celle-ci l'avan-

tage d'offrir l'étrange spectacle d'un torrent qui se dissipe en l'air.

Le fond de cet entonnoir, nommé le cirque de Marboré, est rarement visité par les rayons du soleil ; en conséquence, il conserve les neiges permanentes, mais en petite quantité, et seulement dans les parties les plus abritées. Une portion de ces neiges, sous laquelle le gave se fraie un passage, après avoir reçu dans sa route les eaux d'un torrent auxiliaire, est ce qu'on appelle le pont de neige ou de glace ; mais il ne renferme point de glaces, et il n'est point indestructible. M. Ramond l'a vu s'écrouler.

Mon père, qui ne pouvait qu'avec peine se décider à abandonner la France, au lieu de se rendre de Barège en Espagne, comme il en avait eu d'abord le projet, engagea ma mère à venir passer l'hiver à Bordeaux, où il se flattait que n'étant que peu connu, il échapperait aux ennemis de l'ordre social. Nous y

fûmes en effet assez tranquilles pendant quelque temps, et je m'y plaisais beaucoup, parce que les croisées de la maison que nous habitions donnaient sur le port. Je n'avais point encore vu la mer, et quel que fût l'aspect de la réunion des bâtimens marchands qui se trouvaient alors dans le port, ils ne donnaient point une idée de l'Océan. Mon père voulant nous le faire voir, mena ma sœur, Fonsfrède et moi, à quelques lieues de Bordeaux, sur la côte. Quand la mer s'offrit à nos regards, son immensité où l'œil se perd, où un vaisseau de ligne ne paraît à l'horizon qu'un point, nous causa une grande admiration. Avec quel plaisir nous ramassions sur le rivage des coquillages et des madrépores, qu'on peut regarder comme le chaînon qui rattache le règne minéral au végétal ! Mon père ne put nous faire quitter la côte qu'en nous promettant de nous y ramener. M. et madame de Ribemon, évitant de

plus belle saison de l'année. C'est là où je vis pour la première fois que certains arbrisseaux qui, aux environs de Paris, ne s'élèvent pas à plus de quatre ou cinq pieds, sont dans les Pyrénées des arbres magnifiques, tels que le houx et le buis, dont voici les descriptions :

Le houx, de la famille des rhamnoïdes, n'est dans nos bois qu'un arbrisseau, tandis que dans les Pyrénées, et même en Bretagne, c'est un arbre ; ses feuilles persistantes sont d'un beau vert. On croit qu'elles sont toujours piquantes dans la même espèce ; mais c'est une erreur, car en vieillissant elles perdent leurs dards. Sur le même arbre on en trouve qui sont sans épines, et d'autres qui en ont. Il y a cependant le houx hérisson dont les feuilles sont couvertes de pointes. C'est du houx que l'on tire la glu. On lève la première écorce, puis on prend le liber que l'on fait tremper pendant quinze jours dans l'eau, ensuite on épure

1 le Houx , 2 le Buis , 3 l'If, 4 le Thym
5 le Romarin , 6 la Réglisse .

la gomme qui en est sortie. C'est la meilleure glu pour prendre les oiseaux. Il y a plusieurs variétés dans les houx : il y en a de panachés blanc et vert, d'autres pourpres ou jaunes.

Le buis est un genre de plante de la famille des euphorbes, dont le caractère est d'avoir des fleurs monoïques sans corolle, réunies en paquets dans les aisselles des feuilles ; la fleur mâle a un calice composé de quatre folioles colorées et arrondies, entourées de trois ou quatre petites écailles. Les étamines sont au nombre de quatre, plus longues que le calice, et adhérentes au réceptacle. Les fleurs femelles sont placées au milieu de chaque paquet de fleurs mâles. Leur calice à trois écailles est entouré de trois ou quatre autres. L'ovaire est supère, surmonté de trois styles, persistans, obtus, et marqués d'un sillon ; la capsule est globuleuse, à trois pétioles, à trois valves et à trois loges, renfermant les

graines. Le genre comprend trois à quatre espèces. On en trouve principalement dans le Jura, du côté de Saint-Glaude, et dans les Pyrénées. Le buis de tige est fort rare; sa racine est fort recherchée pour les tabatières, parce que son bois est marbré et veiné.

Je n'oublierai jamais mon ravissement au moment où je vis la vallée de Bastan du haut du mont Bélate; où nous nous étions arrêtés pour admirer ce beau pays. La nature semble avoir épuisé dans cette vallée tout ce qui peut rendre un site majestueux et agréable; les masses bleuâtres qui bordent l'horizon, et qui ne sont autres que les hautes montagnes de l'Espagne, paraissent n'y être placées que pour nuancer l'azur du ciel avec le beau vert des arbres, dont les Basses-Pyrénées sont couvertes. Des chemins tracés dans des bois aussi vieux que le sol, viennent en serpentant du sommet de la montagne jusqu'au fond de

la vallée; là, des prairies ou des ruisseaux qui, à peu de distance, deviennent des rivières, entretiennent une fraîcheur délicieuse, offrent des tapis émaillés de mille fleurs. Plus loin ce sont des champs toujours dociles à la main qui les cultive, et des vergers qui promettent une riche récolte. Tout est calme dans ces beaux lieux; tout invite au repos; on n'y entend que le bêlement des chèvres, et les chansons des pâtres. On se croirait transporté aux premiers jours du monde, si de nombreux villages ne s'y trouvaient à peu de distance les uns des autres. Chaque famille habite une maison assez spacieuse, couverte en tuiles, et dont les murs sont de briques; elles n'annoncent point comme nos chaumières la misère et le malheur. L'intérieur est très-propre, quoiqu'extrêmement simple; les murs sont blanchis chaque année. Les meubles, d'une forme rustique, sont cirés et luisent comme une glace.

L'hospitalité fait le plus bel ornement de ces demeures agrestes. L'aspect de cette vallée me fit penser que nous y passerions des jours agréables ; mais la route qui devait nous y conduire me parut longue, parce que la montagne étant très-élevée, et le chemin sinueux, il fallut beaucoup de temps pour descendre jusqu'à la maison de Martine, qui est au milieu de la vallée : c'était chez lui que nous devions nous arrêter. Quand nous entrâmes, son vieux père, âgé de quatre-vingts-ans, était à table ; son fils, qui n'avait que vingt ans de moins que lui, le salua avec respect ; les nombreux enfans de Martine, dont les aînés se trouvaient déjà pères, environnaient sa table. Le repas consistait en une grande soupe à l'huile, et un plat de piment et de tomates ; un pain très-blanc, mais très-mat, et un vin fort, qui conservait l'odeur des outres dans lesquelles on le renferme, faisaient la plus grande partie

de ce dîner, dont on nous offrit de prendre notre part; alors les plus jeunes enfans se levèrent sans attendre l'ordre du vieillard, et nous présentèrent leurs escabelles; la femme du fils aîné nous prépara une salade; je me rappelle que j'en trouvai l'huile détestable, et quand vous lirez ce que j'écris sur les oliviers, vous en saurez la raison; elle fut suivie de tranches de jambons passées dans la poële, de truites, puis d'une grande jatte de fraises, et des fromages qu'on nomme requeson, sorte de recuite connue dans différentes provinces de France; c'en était bien assez pour satisfaire des voyageurs affamés. Quels cuisiniers valent l'appétit!... Nous fûmes donc fort contens de ce repas; mais ce qui nous parut très-extraordinaire, c'est qu'aucune des femmes de la famille de Martine n'était à table; elles servaient leurs pères, et leurs maris et leurs enfans, debout comme des servantes. Le dîner fini, elles s'assirent sur

leurs talons, et mangèrent devant le feu. Je les regardais avec étonnement, et je ne comprenais pas que leurs maris se privassent du plaisir de les avoir assises à côté d'eux, car elles sont presque toutes belles. La manière dont elles sont vêtues ajoute encore à leur grâce; elles portent des jupons très-courts de laine verte ou rouge; un corset brun marque leur taille; un grand fichu de mousseline, des manches de chemises à poignet d'une toile fine et blanche, donnent l'idée de la décence et de la propreté; elles ont toujours la tête nue, excepté dehors; et leurs cheveux relevés sur le front, et réunis en natte, tombent quelquefois jusqu'aux jarrets. Leur taille est élevée et très-souple; elles sont chaussées avec des espadilles (1), qui leur sont utiles dans les montagnes, pour ne point glisser lors-

(1) Chaussure dont la semelle est en corde et le dessus en toile.

qu'elles les descendent. Quand elles sortent, elles se couvrent la tête d'un fichu des Indes, noué sous le menton, ce qui leur sied à ravir; mais elles n'ont jamais si bonne grâce que quand elles reviennent de la fontaine, apportant sur leur tête une cruche ou un seau rempli d'eau.

Quant aux hommes, ils portent une veste très-courte, presque toujours bleu foncé, des bas blancs, la même chaussure que les femmes, et la bérette; c'est cette coiffure qui a fait donner à une partie des habitans basques le nom de Bérettes; ils sont les mieux faits et les plus agiles parmi les hommes de ces provinces, qui sont renommés en Europe par leur légèreté et la perfection de leur taille. Mon père, qui sait le basque, eut bientôt fait connaissance avec le chef de la famille, qui, malgré son grand âge, conservait toute sa tête. Pérez (c'était le nom du père de Martine) lui fit des offres de services avec une cordialité qui

ne se démentit jamais. Ce fut lui qui nous offrit de prendre la moitié de la maison qu'il occupait avec son fils et sa famille ; c'était une des plus commodes du village. Nous acceptâmes, et nous nous arrangeâmes dès le lendemain. Tant que nous restâmes dans la vallée, nous n'eûmes qu'à nous louer des manières franches et amicales de ses habitans. J'étais alors trop jeune pour faire des observations sérieuses ; mais mon père m'a dit plusieurs fois depuis qu'il n'avait jamais connu rien de plus étonnant que les Espagnols en général, surtout les Basques. Partout on parle liberté, indépendance ; là, on n'en prononce pas les noms ; mais leur existence tient au caractère et aux qualités distinctives de la nation. Les Espagnols en général ont beaucoup d'esprit, et le paysan de toute la Péninsule cause aussi librement avec le grand-d'Espagne qu'avec son camarade. La première qualité à ses yeux n'est pas

d'être homme, mais d'être Espagnol. Il tient à ses coutumes plus qu'à la vie. Il a prouvé à quel point il savait les défendre ; il dédaigne les arts, enfans du luxe, non qu'il ne fût capable d'y réussir comme tout autre, mais parce qu'il se passe de toutes les commodités de la vie.

On ne trouve point en Espagne comme dans tous les autres pays, des hommes abrutis par les honteux excès du vin, quoiqu'ils en boivent tous. Le caractère qui distingue les habitans des Pyrénées des autres Espagnols, c'est que les naturels des vallées sont d'une activité étonnante, surtout ceux de la vallée de Bastan, tandis que le reste du royaume est plongé dans une inertie complète, et que les Espagnols diminuent les besoins de la vie à raison de leur horreur plus ou moins grande pour le travail. Les habitans des vallées, au contraire, cherchent tous les moyens d'augmenter leur fortune. Martine, chez qui nous

étions, avait 20 mulets, que lui et un de ses fils conduisaient en France, chargés d'huiles, de laines, de résines, et de tout ce qui n'est pas prohibé, qu'il échange contre les produits des manufactures françaises. Avant la guerre, il faisait, ainsi que ses compatriotes, des voyages en Amérique, dont il répandait les productions dans toute l'Espagne ; aussi ceux qui habitent la vallée de Bastan sont riches et heureux, parce que chez eux la richesse ne corrompt pas les mœurs.

MATHILDE.

Il me semble que pendant que nous étions dans la vallée de Bastan, j'ai remarqué que les animaux domestiques participent plus ou moins de l'intelligence de leurs maîtres. Celle des chiens des Pyrénées est au-dessus de ce qu'on peut imaginer. Martine nous en citait un trait dont il avait été témoin ; je vous le rapporterai pour vous le prouver.

HISTOIRE D'UN CHIEN,

RACONTÉE PAR MARTINE.

Je fus attaché dans ma plus grande jeunesse à un seigneur du comté de Foix, homme fort riche, et qui, ne s'imaginant pas jusqu'où peut aller la misère humaine, faisait bâtir un superbe château à quelques lieues de Pau, sans penser aux infortunés qu'il aurait pu sauver du désespoir avec les sommes qu'il dépensait inutilement ; un malheureux enfant qui servait de manœuvre, tomba d'un échafaud fort élevé, et se cassa les deux jambes. On le porta à un hospice assez voisin, et on l'y abandonna.

Le maître du château, M. le marquis D***, avait un jeune chien des Pyrénées, d'une grande beauté; il l'aimait à la folie, mais il fut forcé par une affaire importante d'aller à Paris, où il ne put emmener son chien. Il laissa une partie

de ses gens au château. Il me recommanda spécialement Ajax (c'était le nom du bon animal), et il m'ordonna de ne rien épargner pour lui : il en parla même à son intendant ; enfin, il eût quitté un enfant chéri, qu'il n'aurait pas pris plus de précaution. Quant au pauvre manœuvre, on ne daigna pas s'informer des suites de son funeste accident. Tous les jours on donnait au chien une nourriture abondante, et cependant on le voyait dépérir ; l'intendant s'en aperçut et m'en fit des reproches. Je lui jurai que le chien avait tous les jours de la soupe et un gros morceau de pain, mais qu'en effet on ne lui voyait manger que sa soupe, et qu'il emportait son pain. « Il va le cacher, reprit l'intendant, et c'est autant de perdu; il faut le suivre. » Je n'y manquai pas; quel fut mon étonnement quand je vis ce bon animal courir vers une petite hutte de paille construite sur le grand chemin où on conduisait tous les jours le pauvre

manœuvre qui était resté estropié! Ajax lui donnait son pain, recevait ses caresses, et une petite portion du morceau qu'il lui avait apporté. Je ne dis rien, je rentrai au château, et je racontai à l'intendant, les larmes aux yeux, ce que j'avais vu; celui-ci, dont le cœur n'était pas tout-à-fait aussi tendre, traita ce fait de fable absurde. « Croyez-le si vous voulez, repris-je, je l'ai vu; venez le voir, vous le croirez peut-être quand vous en aurez été le témoin. » Le lendemain, M. Tricard vient au dîner du chien, le voit manger avidement sa soupe, et s'emparer du pain qu'on lui donnait. Voilà notre bon chien qui court porter le dîner à son ami : il faut savoir que Bernard, avant sa chute, jouait avec le chien, qui l'avait pris en amitié. Au moment où l'infortuné venait de recevoir la généreuse offrande, M. Tricard parut. « Oh! monsieur, s'écria l'enfant, ne m'en voulez pas; je vous jure que sans ce

bon animal je serais mort de faim, car on ne donne guère aux pauvres, et le chemin n'est pas bien fréquenté. » M Tricard, attendri pour la première fois de sa vie, caressa le chien, et dit à l'enfant de se tranquilliser. Comme il rentrait avec l'intention d'écrire ce fait singulier à son maître. Le marquis D*** arriva; la première chose qui le frappa, fut la maigreur de son chien; il s'apprêtait à me gronder, quand M. Tricard lui raconta ce qu'il avait vu. Le marquis D***, frappé d'étonnement, dit, avec l'accent du repentir : « Quoi ! c'est mon chien qui m'enseigne ce que je devais faire ! M. Tricard, réparez promptement mes torts : qu'on aille chercher cet enfant, qu'on lui donne le petit pavillon qui est sur le parterre, pour lui et son ami; qu'il soit bien vêtu, bien couché, bien nourri. » Les ordres furent exécutés sur-le-champ. Le chien semblait partager la joie de l'ermard; il ne quittait presque point le pa-

villon, où son ami lui donnait ce qu'il avait de meilleur, en reconnaissance de ce qu'il avait fait pour lui. Le jeune homme, malgré les soins qu'on lui prodigua, mourut à l'âge de trente ans; son chien, qui en avait alors dix-huit, ne lui survécut pas; il fut enterré auprès du pavillon (1).

Béatrix avait été tout attendrie du beau trait d'Ajax; mais Paulin fut révolté, en pensant que le marquis D *** avait pu s'occuper de son chien, tandis qu'il avait abandonné un enfant : « Je crains, dit-il, ma chère Mathilde, que ce soit vous qui ayez rappelé au marquis ses devoirs. »

FÉLINA.

Pour moi je ne voudrais pas imaginer que le marquis D *** n'eût pas réparé

(1) Ce fait est certain; je n'ai fait que changer le nom du marquis par respect pour le rang qu'il tenait dans la société.

ses fautes; ainsi, je crois autant la fin de cette histoire que le commencement.

MATHILDE.

Vous avez raison, ma cousine.

PHILIPPE.

Nous passâmes deux ans dans la Vallée. Ma mère y donna le jour à ce grand personnage (en montrant Béatrix); pendant qu'elle la nourrissait, mon père, qui voulait connaître les Hautes-Pyrénées, résolut de les parcourir, et de m'emmener avec lui; mais je ne crois pas que nous ayons le temps de finir cet article, j'aime mieux ne pas le commencer.

On fut de son avis; et on se leva pour rentrer dans le salon. M. et madame de Saint-Elme remercièrent Philippe de sa complaisance; il ne regarda les éloges qu'ils voulurent bien lui adresser que comme un dédommagement des efforts qu'il avait faits sur lui-même pour vaincre sa timidité; ces éloges l'enhardirent à con-

tinuer, et lui donnèrent un air de gaîté qui fit grand plaisir à madame de Ribemon : car une mère jouit toujours des succès de son fils ; la bonne humeur se communiqua à toute la famille, qui n'était jamais si heureuse que lorsqu'elle était réunie ; et le reste de la soirée se passa de la manière la plus agréable.

CHAPITRE XXIX.

—

Je suis bien curieuse, dit Félina, de vous entendre lire, mon cher Philippe, la description des Pyrénées.

PHILIPPE.

Je dois vous prévenir, une fois pour toutes, que ce que vous trouverez de brillant dans ce morceau, et dans beaucoup d'autres, est dû moins à mes souvenirs,

qu'à la lecture du même auteur que je vous ai cité en commençant mon journal. Ma conscience en repos sur cet objet, parlons des belles *horreurs* qui s'offrent aux regards dès qu'on pénètre dans le centre des montagnes.

La chaîne des Pyrénées s'étend de l'Océan Atlantique à la Méditerranée, pendant l'espace d'environ quatre-vingt-dix lieues, et dans une direction qui court du nord-ouest vers le sud-est, en ne s'écartant que rarement de la ligne droite. On doit distinguer deux chaînes, l'une qui s'élève sur les bords de l'Océan, et qui se termine par les Montagnes-Maudites; l'autre qui prend naissance un peu au nord de ces montagnes, et qui continue jusque vers la Méditerranée. Quoique chacune de ces chaînes soit composée de moindres chaînons, dans chacun desquels on voit une montagne centrale, et plus élevée que les autres, il est néanmoins vrai qu'on peut regarder l'éléva-

tion des Pyrénées, dans l'une et l'autre chaîne, comme croissant vers leurs extrémités orientales.

La pente des Pyrénées est moins roide du côté de la France que du côté de l'Espagne. Il ne faut pas entendre ceci comme niveau général et comme si le terrain était plus bas du côté de l'Espagne; au contraire, le sol de l'Aragon et de la Catalogne est beaucoup plus élevé au-dessus de la mer que celui de la Gascogne; mais les Pyrénées descendent du côté du midi par des degrés plus roides, et se terminent de ce côté par des précipices et des escarpemens énormes. Il y a eu moins de matières secondaires accumulées sur les substances primordiales; aussi, dans la pente méridionale, le granit se montre-t-il plus souvent à découvert qu'à son verseau septentrional; et, du haut de la *Brèche de Roland*, la vue plonge immédiatement sur l'Aragon et sur les bords de l'Ebre, tandis que,

du côté de la France, l'œil, après s'être long-temps égaré parmi des montagnes intermédiaires, découvre à peine, dans un lointain obscur, les plaines qu'arrose la Garonne.

Les vallées sont opposées les unes aux autres, et c'est de leur profondeur que sortent ces fougueux torrens qui, devenus rivières paisibles, vont arroser la France et l'Espagne.

BÉATRIX.

J'ai toujours entendu parler de la *Brèche de Roland*. Je sais que ce Roland était le neveu de Charlemagne, et qu'il avait fait des exploits admirables.

PHILIPPE.

Un des plus extraordinaires, et que je ne vous oblige pas de croire, est d'avoir fait avec sa fameuse épée la brèche dont nous parlons.

Entre les montagnes on trouve des passages accessibles que l'on nomme dans la langue du pays *port*, qui n'est qu'une

inflexion de voix qui signifie porte. En effet ces passages sont de véritables portes que la nature semble avoir ouvertes, afin que les deux nations communiquent. Et voici comme les habitans de ces montagnes racontent l'ouverture de celle nommée *Brèche de Roland*. Il y avait près de Barège une masse de rocher inaccessible, représentant une muraille cintrée, haute de cinq à six cents pieds. L'impétueux Roland arrive au pied, monté sur son cheval de bataille. Il veut franchir cet obstacle, qui pour tout autre eût été insurmontable ; le héros frappe de sa fameuse épée la roche, et il y fait une brèche de trois cents pieds. Vous conviendrez qu'il faut un bras vigoureux, et c'est là ce que les montagnards appellent *la Brèche de Roland*.

BÉATRIX.

Je te remercie, mon frère, de m'avoir permis de ne pas croire à la vérité de ce fait.

PHILIPPE.

C'est peu d'avoir ouvert ce port; n'est-ce pas encore lui, selon ces bons montagnards, qui a bâti les tours de Marboré qui s'élèvent majestueusement au-dessus de la porte, aux deux côtés de laquelle sont deux fenêtres ouvertes dans le même mur à une distance égale? n'est-ce pas lui qui a élevé, vis-à-vis les deux pointes de ces cornes, deux monts pyramidaux placés à des distances pareilles, servant d'avant-corps à l'édifice? Tout ici est symétrique, et Roland a travaillé sur un plan qui fait autant d'honneur à son esprit d'ordre, qu'à la force de son bras.

FÉLICIE.

J'ai toujours été persuadée, à la vue de nos montagnes d'Auvergne, que ces immenses productions de la nature doivent avoir donné naissance aux idées d'enchantemens. Le voyageur égaré la nuit dans les montagnes, lorsque la lune prête sa lumière fantastique à leurs formes

gigantesques, a dû, surtout dans un siècle peu éclairé, se persuader que c'était l'habitation du génie dont il redoutait la puissance. C'est ce que rappelle Delille dans le poëme des jardins.

Loin de ces froids essais qu'un vain effort étale,
Aux champs de Midleton, aux monts de Dodevale,
Whateli, je te suis; viens, je monte avec toi.
Que je m'y sens saisi d'un agréable effroi!
Tous ces rois variant leurs gigantesques cimes
Vers le ciel élancés, roulant dans les abîmes
L'un par l'autre appuyés, l'un sur l'autre étendus,
Quelquefois dans les airs hardiment suspendus,
Les uns taillés en tours, en arcades rustiques,
Quelques-uns a travers leurs noirâtres portiques
Du ciel dans le lointain laissant percer l'azur,
Des sources, des ruisseaux le cours brillant et pur,
Tout rappelle à l'esprit ces magiques retraites,
Ces romanesques lieux qu'ont chantés les poëtes.

PHILIPPE.

Je suis de votre avis, ma belle cousine, et je ne crois pas qu'on puisse voir, sans que l'imagination n'éprouve quelqu'exal-

tation, le *Séculégo* et la Montagne Maudite.

PAULIN.

J'en ai copié la description dans un excellent ouvrage : voyons si elle est conforme à ce que vous avez vu.

PHILIPPE.

Je ne demande pas mieux.

PAULIN.

Parmi les lacs des Pyrénées, on distingue, pour sa beauté, celui de *Séculégo* qui est voisin du port d'*Oo*, un peu en-deçà de la frontière de France. Ce lac repose dans un vaste bassin de forme ovale, tout entouré de hautes montagnes, excepté du côté de la vallée de *Lasto:* là, il est seulement retenu par une digue naturelle, peu élevée au-dessus de son niveau, et à travers laquelle il se décharge par une étroite ouverture. Partout ailleurs les pentes des montagnes le tiennent comme emprisonné ; à mesure qu'elles s'éloignent de la digue elles devien-

nent plus étroites et plus roides, et dans la partie qui lui est opposée elles sont tellement escarpées, qu'une cascade, haute de huit cents pieds, tombe perpendiculairement dans cette superbe pièce d'eau, qu'elle alimente seule; car quelques petits ruisseaux qui se rendent latéralement, doivent fournir à peine à l'évaporation d'une surface qu'on ne peut estimer moindre de deux cent mille toises carrées.

La Montagne Maudite offre un autre spectacle non moins intéressant : on y voit un torrent, formé par la réunion de plusieurs autres, qui naît au pied des glaciers; serpentant sur les vastes flancs de cette montagne, le torrent prend bientôt le caractère d'une rivière; il coule légèrement à travers une belle prairie émaillée de fleurs *alpestes :* un bassin, creusé dans la vive roche calcaire, et profond de quatre-vingts pieds, se présente sur son chemin; il s'y précipite en for-

mant une belle cascade; il semble s'y endormir pour toujours. Nulle issue apparente à ce gouffre : partout s'élève sa crête calcaire, et tout à l'entour la mélancolie règne sur un désert qu'aucune verdure n'anime : seulement, si nous plongeons nos regards dans le bassin du gouffre, nous découvrons autour de ses bords une belle végétation. Descendons dans la vallée d'*Artiquetelline*, nous y verrons reparaître dans toute sa force le fougueux nourrisson de la montagne : ce fleuve naissant, dont nous venions de déplorer la mort prématurée, a pénétré à travers le tissu cellulaire de la roche; du fond d'une caverne il s'élance impétueusement; et, en bondissant de roche en roche, il va trouver les eaux de la vallée d'*Aran*, et, se réunissant à elles, il forme la vive et bruyante Garonne.

PHILIPPE.

Rien n'est plus exact que ces deux descriptions : je croyais, en les entendant,

revoir ces magnifiques tableaux. Nous passâmes près de six semaines, mon père et moi, au milieu de ces belles horreurs ; mon père, après s'être pénétré de toute la grandeur de ces scènes majestueuses, se livra à sa passion favorite, l'amour des plantes ; et il herborisa dans les montagnes, dont la flore est très-intéressante. J'ai bien regretté la perte de l'herbier qu'il y avait formé ; mais j'ai conservé ses observations générales. Il remarqua d'abord que la végétation ne s'élève pas au-dessus de onze cents toises : arrivé à cette hauteur, où règne un hiver perpétuel, il n'y a point de végétation ; l'homme et les animaux y périssent : au-dessous des pics croissent les *alpestes saxifrages*, qui sont aussi de la famille des crucifères. A neuf cents toises croissent les genévriers et autres arbrisseaux, qui vivent dans les terrains sans profondeur : plus bas, le petit œillet frangé ; le laurier odorant, que l'on nomme daphné, parce que l'on

croit que c'est sous son écorce que la nymphe qui porte ce nom parvint à se soustraire à poursuite d'Apollon.

La force végétative est très-active dans les montagnes ; la croissance des plantes y est très-considérable, dès que la température leur permet d'y exister : on trouve aussi dans les Pyrénées le pin cimbre et l'if.

L'if, de la famille des crucifères ; cet arbre ressemble au sapin ; il croît aux lieux montagneux dans les pays chauds, comme en Languedoc, en Provence, en Italie : on le rencontre aussi en Angleterre, en Suisse. Sa racine est grosse et profonde ; elle pousse un tronc toujours vert. Ray cite deux ifs très-âgés, dont l'un avait plus de trente pieds de tour, et l'autre vingt pieds de diamètre au tronc. Les fleurs mâles qui paraissent au printemps sont des chatons d'un vert pâle, composés d'un pivot garni à la base de trois ou quatre petites feuilles en écailles,

et terminé par boutons, d'où partent quelques étamines, dont les sommets sont remplis d'une poussière très-fine ; les fruits naissent sur le même pied ; mais dans des endroits séparés, sur des pieds différens, selon M. Haller et Linné. Ces fruits, qui mûrissent en automne, sont des baies molles, rougeâtres, pleines de suc, d'une belle couleur écarlate, qui ne renferment qu'une semence ovale, dont l'écorce est dure et brunâtre. Cet arbre prend aisément les formes que le jardinier veut lui donner : on le taille en pyramide, en vase, etc., qui faisaient autrefois un des principaux ornemens des vastes jardins : le jardin de Kenston, près de Londres, en fournit un exemple. Les anciens naturalistes ont regardé l'if comme un poison ; cependant on voit tous les jours des enfans manger des baies d'if au Jardin des Plantes à Paris, sans qu'il en résulte aucune incommodité : il paraît constant que les rameaux, qui contiennent

en même temps les bois, la feuille et la fleur, sont très-dangereux ; en voici un exemple : un particulier ayant attaché son âne dans une arrière-cour du Jardin des Plantes, où il y avait une palissade d'ifs, l'animal brouta des rameaux qui étaient à sa portée, et lorsque le maître vint pour prendre son âne et le conduire à l'écurie, il le vit tomber par terre, et mourir subitement, tout enflé, malgré les secours du maréchal qui fut appelé, et qui reconnut par beaucoup d'indices que l'animal avait mangé quelque chose de vénéneux.

Mais si ces arbres y rencontrent une nourriture suffisante pour leur existence, ils n'en sont pas moins exposés à des vents qui les déracineraient, si l'auteur de la nature ne les avait pas mis à l'abri, en ne leur donnant que peu d'élévation ; ils se replient en quelque sorte sur eux-mêmes pour se défendre des ouragans : comme on voit un voyageur courber la tête

afin d'offrir moins de prise aux bourrasques dont il est tourmenté. A la suite de cette végétation souffrante, viennent les arbres résineux : le pin, le sapin, de la famille des crucifères.

FÉLINA.

J'ai vu souvent des arbres verts; j'appelle tout cela des pins.

PHILIPPE.

Il ne faut pas confondre ces arbres : les pins sont résineux, grands et droits. On emploie le bois de pin dans la construction et la mâture des vaisseaux. Les Canadiens font de grandes pirogues d'une seule pièce avec les gros troncs des pins, qu'ils creusent : plusieurs espèces de pins fournissent de la résine sèche et liquide, du goudron, du brai gras : avec la résine jaune qu'on retire de ces arbres, on fait une espèce de chandelle, qui éclaire mal, et répand une odeur désagréable, mais dont on fait beaucoup d'usage en Navarre, et dans les provinces d'Espagne qui avoi-

sinent les montagnes. En général, les pins portent des fleurs femelles et des fleurs mâles, sur différentes branches du même pied : lorsque les étamines s'épanouissent, il en sort quelquefois une si grande quantité de poussière, que toute la plante et les corps voisins en sont couverts ; cette poussière s'appelle *soufre végétal*, et ne se mêle point avec l'eau. Les fleurs femelles du pin paraissent indifféremment à côté des fleurs mâles, et à d'autres endroits du même arbre ; mais c'est toujours vers l'extrémité des jeunes branches : elles sont formées de plusieurs écailles, sur chacune desquelles sont deux ovaires, surmontés d'un style ; ces ovaires deviennent chacun un noyau, dans lequel on trouve une amande, qu'on nomme *pignon doux ;* à mesure que ces amandes se forment, les petites têtes des fleurs grossissent, et deviennent ce qu'on appelle cônes, ou pommes de pin, dont les uns sont longs et terminés en pointes,

les autres presque ronds et obtus. Il paraît que cet arbre croît également sous la zone glaciale et la zone tempérée : pour retirer une grande quantité de résine des pins, on choisit les arbres qui ont quatre ou cinq pieds de circonférence; on fait à leur pied un trou de huit à neuf pouces de profondeur pour recevoir la résine.

Dans certains endroits, on fait un trou dans l'arbre, même pour y mettre une auge qui la reçoit; elle en est plus pure, il est vrai, mais de cette manière on altère l'arbre. Quand on a suffisamment ramassé de ce suc résineux, on lui donne une cuisson; lorsque la substance est bien fondue, on la passe sur un grillage recouvert de paille, afin de la purifier de tout corps étranger; lorsqu'elle est figée elle est bonne et cassante; c'est ce que l'on nomme le brai sec. La Guienne est la province de France qui fournit le

plus grand nombre d'espèces de résines de pins.

Les sapins sont des arbres dont le bois est blanc et résineux, et qui deviennent fort hauts et fort droits. On les divise en deux ordres. Les sapins proprement dits, et les *piceas ;* les sapins portent sur le même individu des fleurs mâles et des fleurs femelles : les fleurs mâles sont composées d'étamines groupées sur un filet, et leur assemblage forme des chatons écailleux. Les fleurs femelles sont composées d'écailles sous lesquelles les ovaires sont placés. Les sapins fournissent de la térébenthine liquide semblable au baume blanc de Canada. Les *piceas* ne donnent point de térébenthine ; mais il sort de leur écorce et de leur bois une résine qui s'épaissit, devient concrète et semblable à des graines d'encens commun. C'est avec cette résine que l'on fait ce qu'on nomme la poix de Bourgogne.

Pline cite un mélèse d'une hauteur remarquable, de sept pieds de diamètre, lequel servit de mât au plus grand vaisseau que les Romains eussent mis en mer, et qui avait été construit pour transporter d'Egypte l'obélisque destiné au cirque du Vatican.

Du côté de la France, nous avions vu, à la suite des arbres résineux, s'élever des vergers où croissent des fruits excellens, et qui, selon toute apparence, ont remplacé les arbres forestiers. Du côté de l'Espagne, où la nature a conservé sa forme native, se voïent des forêts immenses de cette espèce de chênes verts, connus sous le nom de liège.

Le liège, de la famille des amentacées, est un arbre de moyenne hauteur, qui croît en Italie, en Provence, en Gascogne, vers les Pyrénées, en Espagne, et dans les autres lieux méridionaux; sa racine est grosse, longue et dure, pousse un gros tronc qui jette plusieurs rameaux;

son écorce est épaisse, légère, très-spongieuse; elle se fond d'elle-même, et se sépare de l'arbre si on n'a pas soin de l'en détacher, parce qu'elle est poussée par l'accroissement circulaire de l'arbre, c'est-à-dire par une autre écorce qui se forme dessous, et qui est si rouge qu'on la voit de fort loin. Ses chatons sont semblables à ceux du chêne vert, mais son gland est plus long : cet arbre ne se plaît guère que dans les terres sablonneuses et les pays des landes. Quand les habitans veulent faire la récolte, ils attendent un temps chaud et serein, ils incisent le tronc de l'arbre dans toute sa longueur : on n'écorce de nouveau l'arbre que six à huit ans après la première opération, et ainsi de suite pendant plus de cent cinquante ans. L'écorce des vieux arbres est meilleure; on a soin de tremper aussitôt dans l'eau l'écorce tirée de l'arbre, pour l'amollir quelques instans. On la met sur des charbons embrasés,

puis on la charge de pierres pour la redresser et la rendre plate ; après cela on la nettoye, et on la transporte en ballots dans toutes les parties du monde. L'abbé de La Chapelle, distingué par ses connaissances en physique, a employé cette écorce dans la confection de l'habit à nager ou scaphandre, qu'il a inventé pour aider les marins à gagner la terre quand ils sont obligés d'abandonner leurs vaisseaux.

Avant de quitter les Hautes-Pyrénées je vous ferai part de quelques remarques qui m'ont échappé. Ceux qui ont traversé les Alpes et les Pyrénées, ont été frappés de la différence qui se trouve entre les contrées glacées des unes et des autres : celles des Pyrénées n'occupent pas plus de trois cents toises, tandis que celles des Alpes en ont plus de quinze cents d'étendue. Cependant les pics ne diffèrent que de six cents pieds, et la latitude des Alpes n'est que

de trois degrés et demi plus méridionale que celle des Pyrénées.

BÉATRIX.

Tu nous parles des contrées glacées; mais je parie que tu ne songes pas que nous devons faire ce soir un voyage sur la neige. J'aurai peut-être bien froid, et pourtant je ne voudrais pour rien au monde manquer la jolie partie de traîneaux que nous a promise mon bon petit oncle d'Ermilly. Quelle heure marque la pendule? six heures; tout doit être prêt.

M. DE SAINT-ELME.

Béatrix a raison; pardon, mon cher Philippe, de vous laisser sur les pics des Pyrénées, mais je désire presque autant que ma jolie cousine cette promenade, d'un genre absolument nouveau pour moi.

Elle se leva, et emmena avec elle tous les disciples de Philippe, qui referma à la

hâte son porte-feuille et offrit sa main à la charmante Félina.

M. d'Ermilly, qui avait beaucoup voyagé en Allemagne et en Pologne, avait fait faire de fort beaux traîneaux, et l'hiver, qui était très-froid, permettait de s'en servir. On était convenu que pour les essayer on irait le soir aux flambeaux souper à Launois, terre distante de trois lieues de Montignac, habitée par une famille charmante. Nos jeunes amis et leurs parens, enveloppés de fourrures, sentirent à peine le froid. Ils trouvèrent que les traîneaux étaient des voitures très-agréables, et se promirent, si la glace tenait plusieurs jours, de renouveler cette partie. Ils étaient pourtant bien loin de désirer la continuité d'un temps qui rend le pauvre si malheureux. Les enfans de MM. de Ribemon et d'Ermilly n'avaient pas le malheur d'être endurcis par l'habitude des richesses.

CHAPITRE XXX.

—

La course de la veille avait, comme je l'ai dit, beaucoup amusé tous les habitans de Montignac. Philippe seul avait trouvé peu de plaisirs ; amant de la nature, il ne pouvait supporter de la voir attristée par les frimas. Quelle différence, disait-il à Mathilde, de la promenade d'hier à celle que nous faisions cet été sur la Charente! quand pourrons-nous les recommencer, et enrichir notre herbier de ces jolies fleurs qui croissent au milieu des glaces?

Comme il disait ces mots ses amis entrèrent ; on parla des rennes et des malheureux habitans des terres polaires.

PAULIN.

Je me souviens toujours d'avoir lu, dans M. de Maupertuis, une relation de ces tristes pays. Je vais vous en chercher un extrait que j'ai fait dans le temps.

Paulin sortit; et pendant que sa sœur et ses cousines brodaient, que M. de Saint-Elme et Philippe dessinaient deux jolis points de vue qui étaient en face des croisées de la bibliothèque, et que son frère lavait un plan, Paulin lut cette note :

En 1736, pendant que M. Maupertuis était en Laponie pour vérifier la mesure de la terre au pôle arctique, on lui parla d'une inscription que les naturalistes du pays n'ont jamais pu lire, et dans le sens de laquelle ils prétendent qu'est compris tout ce qu'ils ignorent : cette inscription est sur un monument au fond de la Laponie. Le savant et courageux Maupertuis se disposa aussitôt à l'y aller chercher, et, après des peines incroyables qu'il décrit lui-même, il arriva dans l'endroit dési-

gné; il trouva une pierre, dont une partie de forme irrégulière sort de terre de la hauteur d'un pied et demi, et a environ trois pieds de long. Une de ses faces est assez droite, et forme un plan qui n'est pas tout-à-fait vertical, mais qui fait un angle aigu avec le plan horizontal. Sur cette face on voit deux lignes fort droites de traits dont la longueur est d'un peu plus d'un pouce, et qui sont taillées assez profondément dans la pierre, comme seraient des coches qu'on aurait faites dans du bois avec la hache ou avec le ciseau, étant toutes beaucoup plus larges à la superficie, et se terminant au fond par des angles aigus.

Au bas, et hors de ces deux lignes, sont quelques caractères plus grands; malgré toutes ces marques que ces traits semblent donner d'avoir été gravés avec le fer, je n'oserais, dit Maupertuis, assurer qu'ils sont l'ouvrage des hommes ou un jeu de la nature.

Je laisse à ceux qui ont fait une plus grande étude des anciens monumens, ou qui seraient plus hardis que moi, à décider cette question. Si la ressemblance de plusieurs de ces traits entre eux, et même de plusieurs qui se trouvent écrits tout-de-suite, ne paraît pas convenir à des caractères, je ne voudrais pas cependant en conclure que de tels traits ne pussent signifier quelque chose. Si l'on veut écrire en chiffres arabes, un, onze, cent onze, etc., on verra combien on peut former de sens différens avec un seul caractère.

Les plus anciennes inscriptions de la Chine ne sont composées que de deux caractères; et l'on ne peut douter que ces inscriptions ne soient l'ouvrage des hommes et ne contiennent un sens; quand elles ne seraient, comme on le pense avec quelque vraisemblance, qu'une arithmétique, si l'on consulte la tradition du pays, tous les Lapons assurent que les

caractères dont je viens de parler sont une inscription fort ancienne qui contient de grands secrets; mais quelle attention peut-on faire à ce que débitent sur des antiquités des gens qui ne savent pas leur âge, et qui le plus souvent ne connaissent pas leur mère?

BÉATRIX.

Je n'avais rien entendu ni lu de ce voyage de M. de Maupertuis. Mon Dieu! qu'ils sont malheureux ces pauvres Lapons! rester dans une si profonde ignorance!

M. DE SAINT-ELME.

Ils ne s'en doutent point, et ils ne feraient pas un pas pour s'instruire, tandis que nos illustres savans viennent affronter toutes les rigueurs de leur climat pour acquérir des connaissances.

FONSFRÈDE.

Quelquefois peu utiles, mais qui satisfont notre vanité.

FÉLINA.

Il faut plus qu'une vanité puérile pour s'exposer aux périls que M. de Maupertuis et ses compagnons ont bravés.

PHILIPPE.

Mais, écoutons.

PAULIN.

Quand l'inscription dont nous parlons ne serait qu'un jeu de la nature, la réputation qu'a cette pierre dans ce pays méritait bien que M. de Maupertuis en parlât.

Cette pierre n'a pas assurément la beauté des monumens de la Grèce et de Rome : mais si ces traits qu'on y remarque sont une inscription, cette inscription a vraisemblablement l'avantage d'être la plus ancienne de l'univers. Le pays où elle se trouve n'est habité que par une espèce d'hommes qui vivent comme les bêtes dans les forêts. On ne croira guère qu'ils aient jamais eu aucun évènement mémorable à transmettre à la postérité, ni,

quand ils en auraient eu, qu'ils en eussent connu les moyens. On ne saurait non plus supposer que ce pays, dans la position où il est, ait eu autrefois d'autres habitans plus civilisés. L'horreur du climat et la stérilité de la terre l'ont destiné à ne pouvoir être la retraite que de quelques misérables qui n'en connaissaient aucun autre. Il semble donc que notre inscription aurait dû être gravée dans des temps où ce pays se serait trouvé situé sous un autre climat, et avant quelqu'une de ces grandes révolutions qui, on ne saurait en douter, sont arrivées à la terre. La position qu'a aujourd'hui son axe, par rapport au plan de l'écliptique, fait que la Laponie ne reçoit que très-obliquement les rayons du soleil : elle est condamnée par là à un hiver long et funeste aux hommes et à toutes les productions de la nature ; sa terre est stérile et déserte.

Mais il n'a pas fallu peut-être un grand

mouvement dans le ciel pour lui causer tous ces malheurs Ces régions autrefois ont peut-être été celles que le soleil regardait le plus favorablement; les cercles polaires ont pu être ce que sont aujourd'hui les tropiques; et la zone torride a peut-être rempli la place occupée aujourd'hui par les zones tempérées. Mais comment la situation de l'axe de la terre aurait-elle été changée? si l'on considère le mouvement des corps célestes, on ne voit que trop de causes capables de produire de tels changemens, et de bien plus grands encore.

Si la connaissance de l'anatomie, de toutes les parties et de tous les ressorts qui font mouvoir nos corps, fait que ceux qui la possèdent s'étonnent de voir notre machine subsister si long-temps, on peut dire la même chose de l'étude de l'astronomie. La connaissance des mouvemens célestes nous découvre bien des causes qui apporteraient non-seule-

ment à notre terre, mais au système général du monde, des changemens considérables.

La variation dans l'obliquité de l'écliptique, que plusieurs astronomes croient démontrée par les observations des anciens comparées aux nôtres, pourrait seule, après une longue suite de siècles, avoir produit des changemens tels que ceux dont nous parlons; mais les avantages que l'on suppose avoir été, jadis, le partage des Lapons, se trouvent démentis par l'autorité des livres sacrés qui placent le berceau du genre humain dans les belles contrées de l'Asie, entre le Tigre et l'Euphrate; ce qui ne suppose pas, comme quelques savans le prétendent, que les lumières soient venues du nord. Enfin, quel qu'ait été le sort des Lapons avant cette grande catastrophe, qu'on peut croire être celle du déluge, celui qu'ils ont maintenant est bien triste, et il semble que le ciel ne leur ait laissé,

pour soutenir leur existence, que les rennes, et aux rennes que la mousse. Ces animaux sont des espèces de petits cerfs, et ils remplacent, pour les Lapons, les chevaux, les vaches et les brebis. On attache le renne à un petit bateau appelé pulka, pointu par-devant pour fendre la neige, et un homme moitié assis, moitié couché dans cette voiture, peut faire la plus grande diligence, pourvu qu'il ne craigne ni de verser, ni d'être à tous momens englouti dans la neige.

La chair des rennes est excellente à manger, fraîche ou séchée. Le lait des femelles est un peu âcre, mais aussi épais que la crème du lait des vaches; il se conserve long-temps gelé, et les Lapons en font des fromages, qui seraient meilleurs s'ils étaient faits avec plus de soin et plus de propreté.

La peau des rennes fait des vêtemens de toute espèce. Celle des plus jeunes,

couverte d'un poil jaunâtre un peu frisé, est une pelisse extrêmement douce, dont les Finoises doublent leurs habits; aux rennes d'un âge un peu plus avancé, le poil brunit, et l'on fait alors de leurs peaux ces robes connues dans toute l'Europe sous le nom de lapenides: on les porte le poil en dehors, et elles font un vêtement fort léger et fort chaud. La peau du vieux renne s'apprête comme celle du cerf et du daim, et fait les plus beaux gants, les plus belles vestes, et les plus beaux ceinturons. Les Lapons filent en quelque sorte les nerfs et les boyaux des rennes, en les roulant, et ne se servent guère d'autres fils. Enfin, pour que tout en soit utile, ce peuple sacrifie les cornes des rennes à ses dieux.

On rencontre sur les fleuves glacés des caravanes venant de la haute Laponie. Ces caravanes forment de longues files de pulkas. Le premier renne, qui est conduit par un Lapon à pied, traîne

le premier pulka, auquel est attaché le second renne, et ainsi de suite jusqu'à trente et quarante, qui passent tous précisément par le petit sillon tracé dans la neige par le premier, et creusé par tous les autres.

Lorsque leurs rennes sont las, les Lapons font un grand cercle avec leurs pulkas, où sont attachés les rennes, et chacun se couche, hommes, femmes et animaux, dans ce cercle. Les plus grands seigneurs ont des tentes formées de quelques haillons à demi brûlés par la fumée. Ils les soutiennent par des piquets, laissant une ouverture au milieu comme aux anciennes huttes gauloises, et là, les plus recherchés des Lapons, couchés sur des peaux d'ours ou de rennes, passent leur vie à fumer, et à mépriser les occupations des autres hommes.

Au milieu des horreurs que présentent ces contrées, il se trouve néanmoins des beautés qui étonnent le voyageur, et

semblent reposer ses regards de la vue des neiges, dont l'uniformité éclatante fatigue l'œil sans le satisfaire. Rien, dit-on, n'est si beau que les cataractes du Tornea près du Kengis : aucun bateau ne peut les franchir. Il y a, dit un témoin oculaire, une cascade superbe, qui offre un spectacle majestueux et effrayant. Les eaux du Kengis roulent des masses énormes de glaces qui se précipitent avec fracas d'une haute montagne, et brisent celles qui couvrent son canal, dont les bords semblent revêtus de cristal.

Les Lapons ne vivent que de la pêche, de la chasse, et de ce que leur donnent leurs rennes. Ils sont obligés de changer de demeure dès que la mousse manque, et d'aller chercher d'autres montagnes ; ainsi ils sont toujours errans de déserts en déserts ; leurs forêts affreuses sont inhabitables dans l'hiver ; l'été, une prodigieuse quantité de mouches qui causent des douleurs intolérables aux hom-

mes et aux animaux, obscurcit l'air comme un épais brouillard. On ne s'en garantit qu'en se couvrant le corps de la résine qui sort du pin, et en brûlant les branches vertes de cet arbre, ce qui forme une fumée tellement dense, qu'elle devient à son tour plus insupportable que les mouches; la manière la plus sûre de s'en débarrasser est de fuir vers les côtes de l'Océan où il n'existe pas de ces insectes. Joignez à toutes ces calamités de n'avoir pour nourriture que des poissons secs, car ces climats ne produisent ni blé, ni légumes, ni fruits. Ils n'ont point de vin, et une eau-de-vie faite avec des baies de genièvre est la seule liqueur fermentée qu'ils connaissent; ils vendent pour s'en procurer les fourrures des animaux qu'ils prennent aux piéges pendant leurs longs hivers; la plus estimée est la peau de l'hermine, petit animal qui a beaucoup de rapports avec nos écureuils. Leurs courts étés rendent les La-

pons encore plus malheureux que l'hiver : le soleil reste constamment sur l'horizon, et achève de brûler cette terre aride, qui cependant plaît à ses malheureux habitans, dont aucun ne supporte l'idée de s'en éloigner, même pour venir à Copenhague, où la température se rapproche de la leur. Ainsi celui qui donna aux Lapons cette triste demeure, y attacha un attrait qui, pour nous être inconnu, n'en est pas moins réel.

Tous nos amis firent compliment à Paulin de son extrait.

PHILIPPE.

Je le copierai pour le placer dans mon ouvrage. Si les observations qu'il contient n'ont point rapport avec la botanique, elles donnent des connaissances d'histoire naturelle toujours intéressantes; et il suit des notions qu'on y trouve sur ces pauvres peuples du nord, que nous avons des actions de grâces continuelles à rendre à Dieu de ne pas nous avoir fait

naître dans ces tristes climats. Quelle différence de ces montagnes arides avec la belle vallée de Bastan! mais continuons notre lecture.

Nous allâmes rejoindre ma mère dans la vallée de Bastan, nous la trouvâmes dans la meilleure santé. Béatrix commençait à former ses premiers pas, et il fallait déjà garantir nos plantes de ses petites mains, car elle déchirait les labiers ou les crucifères sans en compter les pétales et les étamines.

Comme elle avait acquis assez de force pour pouvoir supporter les fatigues d'un voyage qui paraissait devenir indispensable, mon père se décida à partir; les vallées n'étaient déjà plus tranquilles, les troupes françaises commençaient à y pénétrer; nous nous rendîmes en Navarre dans les premiers jours de mars. L'intention de mon père était de nous tenir toujours peu éloignés de la France, tant pour être à même d'y rentrer, que parce

qu'il redoutait pour ma mère le climat des provinces méridionales de l'Espagne, qui est sec et brûlant; cette température s'étend même jusqu'au centre de la Péninsule. Rien d'aussi rare que la pluie dans ces contrées de l'Espagne, tandis que le nord est généralement froid et humide. Ce climat, qui ressemble beaucoup à celui de la Picardie, convenait à ma mère, qui avait passé sa vie près de Compiègne, jusqu'au temps où il fallut nous éloigner. Mon père se décida donc, comme je vous l'ai dit, à habiter la Navarre aussi long-temps qu'il lui serait possible.

FÉLINA.

Il me semble que j'aurais mieux aimé passer en Andalousie.

PHILIPPE.

Vous ne vous faites point d'idée, ma cousine, de l'excessive chaleur de ce beau pays. L'histoire ancienne et l'histoire moderne ont conservé des exemples des

grandes sécheresses auxquelles l'Espagne est sujette. Justin et plusieurs autres historiens parlent d'un embrasement général des forêts qui couvraient autrefois les Monts-Pyrénées. Le nom même de ces montagnes porte témoignage de cet évènement, puisqu'il est composé de de deux mots grecs qui signifient feu et couler.

SAINT-ELME.

L'Encyclopédie rapporte un fait semblable, plus moderne, et aussi mieux constaté. « Dans le dix-septième siécle, dit M. de Morvilliers, à l'article Espagne, il ne plut point sur la Siéra-Moréna pendant quatorze ans, ce qui produisit une sécheresse si extrême que toutes les sources se tarirent, les forêts s'embrasérent, la terre s'entr'ouvrit, et l'on voit encore en plusieurs endroits les effroyables crevasses et les fentes qui servent à constater cet évènement. »

Si la Providence, qui s'occupe sans cesse

de la conservation des créatures, ne faisait pas élever, du sommet des montagnes qui parcourent l'Espagne, des brises qui tempèrent cette excessive chaleur, tout périrait.

PHILIPPE.

Ces brises sont quelquefois si froides que les voyageurs sont transis : et c'est, selon toute apparence, ce qui a amené en Espagne la coutume des manteaux dont les habitans ne se séparent jamais. Il y a, dans toute la Péninsule, des saisons où les fièvres sont très-dangereuses ; mais ceux qui y résistent vivent très-âgés. On nous a dit qu'en mille sept cent vingt-six il était mort, dans la ville de Sossiniara, un pauvre laboureur nommé Jean de Montyro, âgé de cent quarante-six ans.

FONSFRÈDE.

On rapporte aussi qu'un curé espagnol avait assisté à la mort de quatorze de ses paroissiens âgés de plus de cent vingt

ans. La longévité de ces peuples doit nécessairement être le fruit de leur extrême tempérance.

PHILIPPE.

Nous nous arrêtâmes quelques jours à Pampelune, et nous logeâmes, toujours suivant le goût de mon père, dans les environs de la ville, sur les bords de l'Arga. Cette maison était dans une situation délicieuse. Nous allions nous promener dans la vaste plaine où est bâtie la place de Pampelune, qui ne doit sa force qu'à l'art. Cette plaine, coupée de belles routes plantées d'ormes, ressemblerait à celles de France si l'horizon n'était pas borné par de hautes montagnes. Nous restâmes peu de temps dans ce pays, dont les productions n'ont rien de curieux, et nous allâmes à Tudela. Ce fut là que nous commençâmes à trouver des plantes qui croissent dans les pays méridionaux. L'Ebre, l'une des plus belles rivières de l'Espagne,

borde la ville, et arrose des champs qui sont couverts de plantes odoriférantes; parmi elles on distingue le thym, de la famille des labiers; ce genre renferme plusieurs espèces.

1° Le thym de Crète : cette plante, dont l'odeur est fort agréable, naît très-ordinairement dans l'île de Corfou en Sicile, dans les endroits arides, et le long des côtes maritimes tournées au midi en Espagne. Sa racine est dure, un peu ligneuse, et fibreuse ; elle pousse un sous-arbrisseau qui croît souvent jusqu'à la hauteur d'un pied. Il est divisé en plusieurs rameaux grêles, ligneux, garnis de feuilles opposées, menues, étroites, blanchâtres, et d'un goût âcre. Ses fleurs naissent au mois de juin ; elles sont en tête ou en épis courts au sommet des rameaux.

2° Le thym à larges feuilles : cette plante croît naturellement dans les pays chauds, fleurit comme les autres espè-

ces, et conserve ses fleurs tout l'été. Sa racine est vivace; ses fleurs, ses semences, ressemblent assez à celles de l'espèce précédente.

3° Le petit thym des jardins croît abondamment en Italie, en Provence, en Languedoc et en Espagne. On le cultive dans les jardins, qu'il parfume par son odeur forte, aromatique, et des plus agréables. Sa racine est petite, ligneuse, entourée de fibres, et vivace; ses feuilles plus étroites que celles du serpolet; ses fleurs naissent aux sommités des rameaux, en forme d'épi; elles sont petites et semblables, ainsi que ses graines, à celles des espèces précédentes.

Le romarin, de la famille des labiers, est encore plus commun près de Tudela que les autres arbrisseaux aromatiques: il y croît sans culture, et en si grande abondance que les habitans pauvres s'en servent pour se chauffer; il y en avait de très-beaux dans le jardin de la mai-

son que nous habitions ; et c'est là que j'ai examiné cet arbrisseau, qui est très-commun dans les pays chauds et secs, comme l'Espagne, l'Italie et la Provence ; sa racine est menue et fibreuse ; elle pousse une tige en arbrisseau à la hauteur de trois ou quatre pieds ; ses feuilles sont étroites, d'un vert brun en dessus, et blanches en dessous. Ses fleurs, qui paraissent en avril et en mai, sont bleues, en gueules, petites, mais fort nombreuses; toute cette plante sent un peu le camphre ou l'encens. Le romarin vient de boutures et à toute sorte d'expositions. La liqueur appelée eau de la reine de Hongrie est tirée par la distillation des fleurs et des calices de cette plante. Elle produit aussi par la distillation une huile essentielle que Boerhaave regarde comme le meilleur remède contre l'épilepsie.

La réglisse, de la famille des légumineuses, se plaît aussi au bord de l'Ebre.

Sous ce nom on distingue trois espèces de plantes très-différentes :

1° La réglisse étrangère : ses racines sont longues et grosses comme le bras, d'un goût moins doux et moins agréable que la suivante; elle pousse des tiges à la hauteur d'un homme. Elle croît principalement en Italie, surtout dans la Calabre.

2° La réglisse vulgaire vient d'elle-même en Italie, en Languedoc, en Allemagne, et notamment en Espagne, vers Saragosse et Tudela.

On prépare différemment le suc tiré des racines de cette plante. On la fait bouillir, dessécher jusqu'à consistance d'extrait, auquel on joint de la gomme, et on en fait des rouleaux noirs et solides que l'on enveloppe de feuilles de laurier. Cette espèce de pâte est excellente contre le rhume.

D'autres fois on mêle de la poudre de réglisse avec du sucre pulvérisé, et l'on en

fait une pâte avec du mucilage de gomme adragante, dont on forme des pastilles, qu'on fait dessécher à l'étuve. C'est ainsi que se font les sucs de réglisse de Blois et de Rouen.

3° La réglisse sauvage des bois; cette plante est apéritive.

On enlève d'Espagne la réglisse par milliers de livres, et on la transporte en France, soit pour en vendre le bois, soit pour en extraire le jus, dont on fait un grand usage en médecine. Mais de toutes les productions qui enrichissent le sol de Tudela, où la vigne, les arbres fruitiers et les légumes croissent en abondance, la plus précieuse est l'olivier, de la famille des jasminées. Cet arbre, que Minerve préféra à tous les autres par son utilité, couvre les campagnes qui environnent Tudela. Il est la source de la richesse de quelques-unes de nos provinces méridionales : il croît en Provence, en Languedoc, en Italie, et, comme nous venons de le dire, en Espagne.

On distingue dix-neuf sortes d'oliviers. Celui à petits fruits longs donne des olives picholines qui se servent sur la table.

Les secondes en grosseur, se nomment amelodes; on les mange aussi. Les plus grosses viennent d'Espagne.

Dans les terres substantielles les arbres sont plus beaux, plus gros.

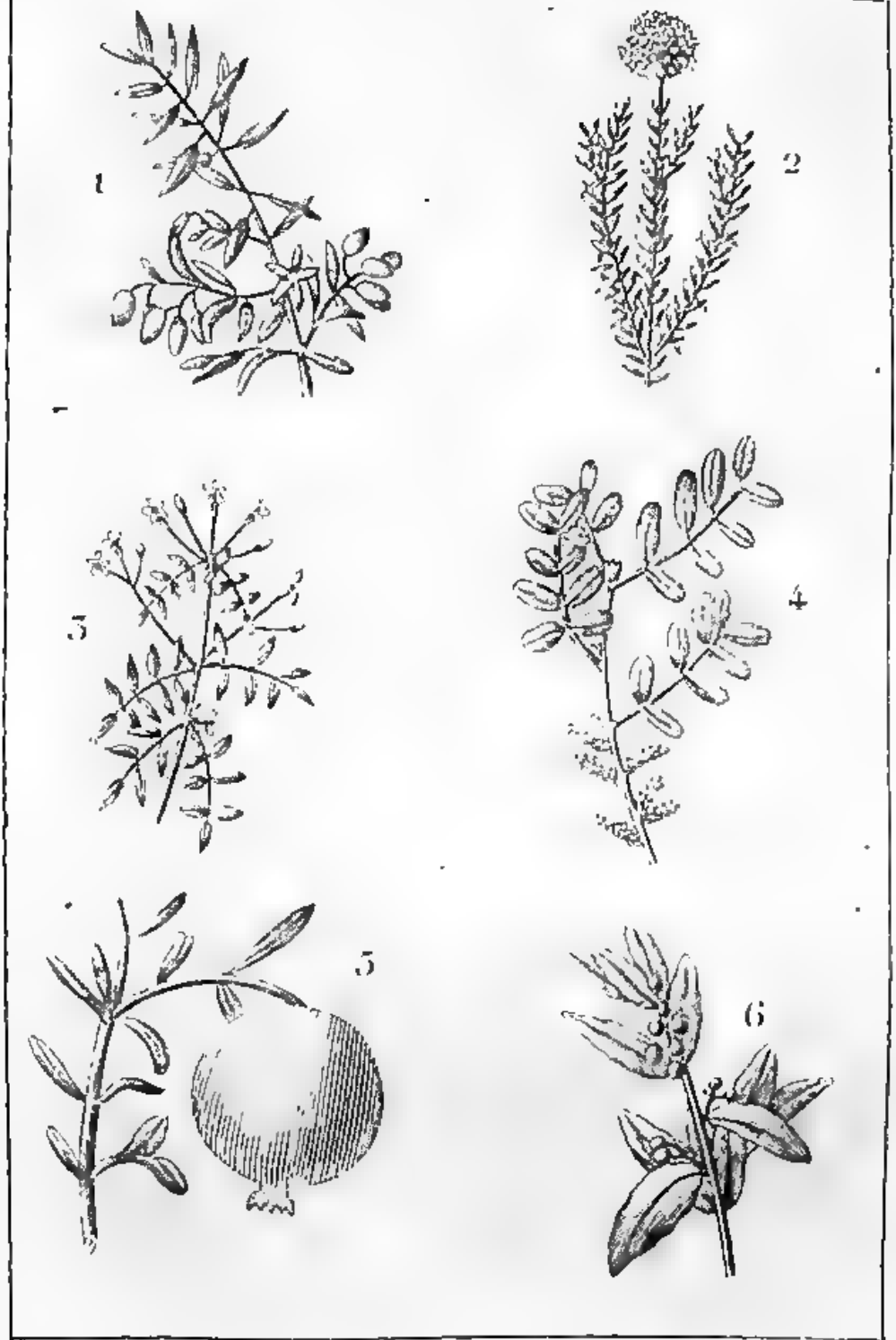
Dans les terres maigres, le fruit est de meilleure qualité. Les fleurs de ces arbres sont des petits tuyaux très-courts, divisés sur les bords en quatre parties ovales. Aux fleurs succèdent les olives, qui sont des fruits charnus, ovales; ils ressemblent à nos petites prunes d'un violet obscur : il contient un noyau très-dur qui renferme deux semences, mais dont il y en a toujours une qui avorte. Le feuillage de l'olivier est d'un vert pâle en dessus et blanc en dessous; l'arbre ressemble au saule par sa forme et ses feuilles.

Les oliviers qui sont estimés pour donner de l'huile fine, sont le corneau, l'ampoullau et le moureau : on les plante en quinconce, fort éloignés les uns des autres; entre les rangées on plante de la vigne, ou l'on sème du grain; ils ne donnent abondamment de fruit que tous les deux ans.

Lorsqu'on veut confire les olives, on les cueille avant leur maturité; et, pour leur faire perdre leur amertume, on les passe à une lessive faite avec un mélange d'une livre de chaux vive sur six livres de cendre de bois neuf tamisée; ensuite on les met dans une semence de sel marin aromatisé.

L'huile est, sans contredit, le revenu le plus certain que l'on puisse se promettre des oliviers; sa bonté dépend de la nature du terrain, et du soin que l'on met à sa préparation.

Vers les mois de novembre et de décembre on fait la récolte des olives. Le



1 l'Olivier, 2 les Bruyères, 3 le Jasmin,
4 le Caroubier, 5 le Grenadier, 6 le Laurier.

mieux est de les mettre de suite dans des cabas, et de les exprimer dans le pressoir, afin d'en retirer une huile fine : ceux qui ne font de l'huile que pour les savonneries, les laissent entassées quelque temps dans leurs greniers : c'est ce que font les Espagnols, ce qui rend leur huile détestable; mais ils aiment son goût fort, et trouvent nos huiles sans saveur. L'huile produite par la chair seule des olives a toute la perfection que l'on peut désirer, et se conserve pendant plusieurs années, tandis que celle qu'on tire, soit des amandes seules, soit des noyaux, soit enfin de la totalité de l'olive broyée à l'ordinaire dans des moulins publics, est toujours plus ou moins défectueuse, et sujette à se rancir. On doit avoir soin de tenir l'huile dans des vases bien fermés.

C'est un des meilleurs remèdes lorsque l'on a eu le malheur de prendre des poisons corrosifs.

Le bois d'olivier est très-bien veiné,

d'une couleur agréable, et est d'un effet charmant employé en ébénisterie. L'huile d'olive employée avec la soude d'Alicante et la chaux vive, fait le meilleur savon.

Les branches d'oliviers chargées de feuilles, sont les symboles de l'amitié et de la paix.

L'olivier par la terre une fois adopté,
De tes pénibles soins n'attend pas sa beauté.
Fouille à ses pieds le sol qui nourrit sa verdure ;
C'est assez : dédaignez une vaine culture,
Et la serpe tranchante, et les pesans rateaux ;
L'arbre heureux de la paix voit fleurir ses rameaux.

MATHILDE.

Malgré la vérité de tout ce que tu viens de dire sur les utiles productions du sol de Tudela, je me rappelle, quoique je fusse bien jeune lorsque nous y étions, que c'est un pays fort triste : les bords de l'Ebre ont là quelque chose de sec et de nu qui déplaît à l'œil; point de prai-

ries, point de bois; il me semble qu'un auteur de ce temps a eu raison lorsqu'il a dit : « Que dans les provinces de l'intérieur de l'Espagne, le paysage n'a point l'agrément qu'il devrait avoir, parce qu'on n'y rencontre presque nulle part l'accord d'une végétation animée, jointe à des masses imposantes. » Je pense comme lui, qu'il n'y a rien de plus remarquable dans la Péninsule que les grandes vallées bordées par les hautes montagnes couvertes de neiges. Aussi ma mère et moi n'aimions-nous pas mieux les campagnes qui environnent Tudela que la ville, l'une des plus laides, des plus mal bâties, et des plus sales que je connaisse.

PHILIPPE.

Oh ! je retrouve bien là ta haine pour cette pauvre ville, dont les habitans, sous un extérieur grossier et malpropre, sont néanmoins d'excellentes gens. Cependant, comme ce séjour, pour une femme accoutumée à vivre en France, n'avait rien

que de fort ennuyeux, mon père, cédant au désir qu'avaient ma mère et ma sœur de se rapprocher de notre patrie, se décida à quitter Tudela; mais ce ne fut pas sans aller visiter le Bocal, qui est à trois quarts de lieue de cette ville : on nomme ainsi la prise d'eau du célèbre canal d'Aragon, connu sous le nom de canal impérial, parce qu'il fut projeté et commencé par Charles-Quint en 1529.

BÉATRIX.

Il est donc bien ancien ?

PHILIPPE.

Oui, le projet; mais l'exécution fut due à Charles III, qui fit reprendre les travaux en 1770. Sa longueur est de 119,416 toises; il commence, comme je viens de vous le dire, à trois quarts de lieue de Tudela, et finit au-dessous de Saragosse, près de Sastago. Les travaux avaient été suspendus pendant deux siècles et demi.

C'est un prêtre nommé dom Ramond Pignatelli, qui a donné le plan du canal tel qu'on le voit maintenant, et en a surveillé l'exécution; le but de ce canal est de faciliter au commerce les communications que l'Ebre, qui n'est pas navigable, ne peut lui procurer. C'est dans le cours de l'an 1785 que l'on a vu, enfin, se réaliser les espérances que depuis Charles-Quint ce canal avait fait naître, et que des barques parties du Bocal sont venues aborder à Saragosse, où elles ont été reçues avec le témoignage du plus vif enthousiasme; ce que j'éprouvai à la vue du lieu que nous venions visiter, tenait en quelque sorte de ce sentiment. On a renfermé dans une île formée par l'Ebre et le canal dans lequel une partie de ses eaux sont reçues, non-seulement les écluses qui sont d'une beauté rare, mais des magasins magnifiques où les négocians peuvent déposer les marchandises qu'ils veulent faire embarquer, et des

auberges spacieuses, des jardins potagers, d'immenses vergers, et des bosquets où s'unissent les arbres de nos bois; les arbustes qui ornent nos parterres entourent ces différens bâtimens, qui plaisent à l'œil par leur symétrie et la perfection de leurs constructions. Il semble que l'on se soit plu à réunir dans un espace d'environ douze cents toises, tout ce qui peut donner l'idée de la prospérité dont l'agriculture et le commerce sont les principales sources. Le voyageur qui a vu avec attention le Bocal, demeure convaincu que les Espagnols seraient plus propres qu'aucun autre peuple à l'exécution des plus vastes projets, s'ils pouvaient surmonter l'espèce d'apathie dans laquelle ils vivent habituellement; et je dirai avec Bourgoing, lorsqu'il parle du canal de l'Aragon, quand on a parcouru ce canal dans toute sa longueur, quand on a examiné tous les détails, quand on a considéré comme tout y a été prévu,

comme tout y est bien conçu et bien exécuté; quand à cette grande entreprise on ajoute plusieurs autres monumens disséminés sur la surface de l'Espagne moderne, il est impossible de conserver pour ses habitans les préventions défavorables dont une grande partie de l'Europe est encore imbue, et de ne pas convenir que s'ils font les choses tard et lentement, du moins il en est beaucoup qu'ils font bien, avec intelligence, avec solidité, et même avec magnificence.

FONSFRÈDE.

Mais toujours moins bien que la nature : quelque beau que soit un canal, il est bien loin d'avoir la grâce d'une rivière qui serpente dans une prairie. Ses eaux, retenues par des digues, prennent presque toujours une mauvaise qualité. J'admire sûrement ces grands travaux qui unissent entre elles les provinces éloignées de deux ou trois cents lieues, j'en révère l'utilité; mais le moindre ruis-

seau où le saule laisse pencher ses branches, sur les bords duquel le temps a fait tomber un vieux peuplier de manière à ce qu'il serve de pont pour le traverser, me paraît mille fois plus agréable que tout ce que les hommes inventent pour gêner dans leurs cours les fleuves et les rivières.

MADAME DE SAINT-ELME.

Je suis de l'avis de Fonsfrède. L'avarice gâte tout.

M. DE SAINT-ELME.

Ah! gardons-nous de donner ce nom aux grands travaux qui d'abord utilisent des bras dont l'oisiveté est si dangereuse, et qui portent ensuite la vie dans les pays qui, faute de communication, languiraient dans la misère. L'Espagne en est une preuve : s'il y avait partout des canaux comme celui de l'Aragon, on n'y verrait pas de déserts. C'est une honte pour un gouvernement policé. Mais nous perdons un temps précieux en discussions ;

dites-nous, mon cousin, où vous êtes allés en quittant Tudela ?

MATHILDE.

Il est bien tard; je crois qu'il faut mieux remettre cela à demain. » Tout le monde fut de son avis, et on rentra dans le salon, où l'on fit de la musique.

CHAPITRE XXXI.

Le lendemain Philippe continua son récit en ces mots :

Ma mère, qui se déplaisait mortellement à Tudela, comme je l'ai dit, et qui connaissait le goût de mon père pour les voyages, feignit un grand désir de voir Saragosse, et beaucoup de dévotion pour Notre-Dame du Pilier, honorée, comme vous le savez, dans cette ville; mon père,

enchanté de ce désir, prépara tout pour notre départ. Nous nous embarquâmes sur le canal, dont les bords sont délicieux. En traversant ce pays, nous vîmes que les productions étaient absolument les mêmes que celles des campagnes qui environnent Tudela. Nous arrivâmes à Saragosse.

Cette ancienne ville, qui est très-peuplée, n'est pas sans beauté, mais ses églises sont ce qu'il y a de plus remarquable. Celle de Notre-Dame du Pilier attira particulièrement notre attention. La statue de la Vierge est placée sur un pilier de marbre dans l'endroit le plus sombre de l'église, où on ne l'apercevrait point si elle n'était pas environnée de lampes, et couverte de pierreries éblouissantes. Il est impossible de distinguer ses traits, qui, selon toute apparence, sont aussi grossiers que tous les ouvrages du temps où elle a été faite.

Mon père et ma mère prièrent, non la

statue comme font les Aragonais, mais celle dont elle est l'image, afin d'obtenir un heureux retour dans notre patrie; et ma mère, pour prouver sa dévotion, détacha de son bras un fort joli bracelet de perles et d'émeraudes, qui fut aussitôt suspendu aux parois de la chapelle, bien faible tribut pour celle qui avait reçu, dit-on, pour près de cinquante millions d'offrandes. Cette somme est peut-être exagérée; mais il est certain que ses trésors étaient immenses.

MATHILDE.

Celle qui a vécu si pauvrement tant qu'elle a été sur la terre, fait je crois peu de cas de ce luxe insensé, et on l'honorerait bien davantage en employant de si grandes richesses pour fonder, sous son invocation, des hôpitaux, des écoles, et payer des dots à de pauvres filles; mais tel est le caractère des Espagnols, qu'ils ne connaissent de magnificence que pour les églises; aussi,

leur grand sujet de haine contre les Français fut-il la dévastation de leurs temples.

M. DE SAINT-ELME.

Vous avez bien raison, ma chère Mathilde : malheur aux conquérans qui ne se prêtent point au goût et aux opinions des vaincus ! tôt où tard ils seront chassés du pays qu'ils ont envahi par la force des armes.

PHILIPPE.

Les Aragonais sont braves, courageux, mais vindicatifs, cruels. Rien de si ordinaire dans cette province, et surtout à Saragosse, que de voir des troupes de musiciens se battant à outrance quand ils se rencontrent dans les rues, qu'ils parcourent toutes les nuits pour donner des sérénades, tenant leurs guitares d'une main et leur épée de l'autre. Une scène semblable, qui se passa près de l'auberge où nous demeurions, causa tant de frayeur à ma mère, qu'elle pria mon père de ne pas prolonger son séjour à Saragosse.

Mais mon père ayant entendu parler des belles mines de sel de Cardona, ville de Catalogne, et du fameux monastère du mont Serrat, prétendit qu'étant en Aragon, il en coûterait peu d'aller voir l'un et l'autre. Nous partîmes donc dans une grande et large voiture; quoiqu'attelée de sept mules, elle nous mena si lentement à Cardona, que nous eûmes tout le temps d'examiner le pays que nous traversions.

La Catalogne, coupée de montagnes, serait naturellement peu fertile si l'activité infatigable de ses habitans ne l'eût forcée à produire.

Le laborieux Catalan jouit maintenant de ses travaux : il recueille en abondance du blé, du vin, des fruits; il exploite les mines d'alun, de vitriol, et de fer, que sa terre natale renferme dans son sein; il en tire des améthistes, du cristal, de l'albâtre, et il trouve sur les côtes du corail. Il ma paru que les Ca-

talans, pendant le temps qu'ils ont été sous la domination de la France, ont pris beaucoup de ressemblance avec nous; je leur trouvais infiniment de notre air et de nos manières. Vous savez qu'ils se donnèrent à Louis XIII en 1640, et qu'ils ne rentrèrent sous l'empire des rois d'Espagne qu'en 1669.

FONSFRÈDE.

Ils avaient aussi appartenu à la France sous Charlemagne, qui en fit la conquête en 801. Cette province fut un fief de la couronne jusqu'en 1250, époque où saint Louis céda ses droits au roi d'Arragon pour qu'il lui abandonnât les siens sur une partie du Languedoc. Il est à remarquer que tous les traités ont toujours eu pour objet de resserrer la France et l'Espagne dans leurs limites naturelles, c'est-à-dire, en prenant pour barrière les montagnes des Pyrénées.

PAULIN.

Il me paraît, mon cher Fonsfrède, que

l'étude de l'histoire est une de tes occupations favorites.

FONSFRÈDE.

Je l'aime beaucoup, et je ne comprends point comment on met de l'intérêt à des fictions, tandis que la vérité ne cause, à la plupart des jeunes gens, qu'ennui et dégoût.

MATHILDE.

C'est la marque la plus certaine d'un esprit frivole.

PAULIN.

Ce qui me rend l'étude de la nature intéressante, c'est que tout y est vrai; et si j'étais allé avec vous en Catalogne, le produit des mines qui abonde en cette province m'aurait occupé plus que toute autre chose.

PHILIPPE.

Je vis avec un grand plaisir celle de Cardone. La montagne sur laquelle est bâtie cette ville renferme dans son sein

des mines de sel; nous descendîmes dans les grottes souterraines, creusées dans les flancs de cette montagne; elles sont entièrement revêtues de cristaux salins qui, à la lumière des flambeaux, reflètent toutes les couleurs du prisme, et présentent les aspects les plus curieux.

Le monastère célèbre dont je vous ai parlé est près de Cardone au sud-est; mais quoique je l'aie vu avec un grand intérêt, ce ne sera pas moi qui vous en donnerai la description. Je connais quelqu'un qui l'a faite avec une extrême exactitude.

MADAME DE SAINT-ELME.

Je parie que c'est Mathilde, et j'espère qu'elle nous la lira.

MATHILDE.

Je ne l'ai pas ici.

PHILIPPE.

Moi je l'ai. Voilà la copie que tu m'en as donnée.

Mathilde voyant qu'il n'y avait pas moyen de s'en défendre, prit le cahier que son frère lui présentait, et dit avant de lire :

Dans nos voyages, dès mon enfance, je fus toujours bien plus frappée de ce qui tenait aux mœurs du pays que nous parcourions, que de toute autre chose ; c'est là ce qui m'a engagé à faire cette notice sur les habitans du Mont-Serrat.

De toutes les montagnes d'Espagne, il n'en est point, suivant moi, qui mérite plus que celle-ci l'attention des voyageurs. Sa situation, sa forme et sa composition ont quelque chose de singulier qu'on ne trouve point ailleurs; elle est au milieu d'une vaste plaine, environ à dix lieues de Barcelonne, et presque au centre de la Catalogne; les Catalans l'appellent *Mont-Serrat* ou *Mont-Scié*, c'est-à-dire, montagne sciée ou coupée, nom qu'elle doit à sa forme extraordinaire et bizarre. C'est un lieu si

propre à la retraite et à la vie contemplative, qu'il est habité par des moines de Saint-Benoît, qui font vœu en y entrant de n'en jamais sortir. De loin cette montagne présente l'aspect d'un nombre infini de rochers taillés en cônes, et entassés les uns sur les autres à une hauteur prodigieuse, et qui ressemblent à des pyramides ; mais chaque cône est une montagne séparée, et toutes ensemble forment une masse énorme qui peut avoir cinq lieues de tour, et deux d'élévation, selon le calcul des Espagnols (1). Cette montagne, bien différente des autres qui sont toutes partie d'une chaîne plus ou moins étendue, est isolée, et ne

---

(1) M. Swimburn lui donne seulement 3,300 pas de hauteur. Le voyageur observe que les armes du couvent représentent la Vierge-Marie assise au pied d'un rocher qui est scié jusqu'au milieu.

tient à rien, quoiqu'il y ait dans son voisinage des montagnes très-élevées.

On y a bâti un couvent dédié à Notre-Dame du *Mont-Serrat*, où l'on vient en pélerinage de toutes les parties de l'Europe. Les pauvres y sont nourris gratis pendant trois jours, et les malades sont reçus dans l'hôpital. Il y a des fêtes qui y attirent tant de monde, qu'on y a vu arriver jusqu'à sept mille personnes en un jour; mais alors les gens riches payent généralement tout ce qu'ils y consomment; ce qui sert à défrayer les pauvres. On voit épars, çà et là, sur toute l'étendue de la montagne, un grand nombre d'ermitages, qui ont tous une chapelle, avec les ornemens nécessaires pour célébrer la messe, et un petit jardin. Chaque solitaire a le privilège d'assembler chez lui, une fois par an, tous ses frères de la montagne, le jour de la fête du saint auquel son ermitage est dédié; il leur donne à dîner, après qu'ils ont assisté au service divin

et communié de ses mains; ce sont les seuls jours où ils peuvent communiquer les uns avec les autres. Ils passent le reste du temps dans une entière solitude, perpétuellement occupés des exercices de piété, et soumis aux lois de l'abstinence la plus sévère; ils se nourrissent de racines, et ne mangent point de viande. Il ne leur est pas même permis d'avoir dans leur demeure un chien, un chat, ou tout autre être vivant, afin que rien des choses d'ici bas ne détourne leur ame de la contemplation des objets célestes.

Le nombre des moines du grand couvent est de près de quatre-vingts, sans les frères et les enfans de chœurs; ils ont un médecin, un chirurgien, et des domestiques pour les gros ouvrages. M. Thicknesse, qui a publié une description détaillée de cette montagne extraordinaire, conversa un jour avec un de ces moines, qui lui dit qu'il voyait souvent de sa solitude les îles de Majorque, de Minorque,

et d'Ivica, ainsi que les royaumes de Valence et de Murcie ; Busching assure la même chose. C'est du monastère situé à mi-côte de la montagne, que les solitaires reçoivent leurs provisions ; on les leur fait porter par un mulet, qui parcourt seul la montagne, chargé d'autant de paniers qu'il y a d'ermites, et qui revient de même quand il a fait sa tournée. C'est dans ce lieu que S. Ignace de Loyola se retira lorsque, touché de la grâce, après la blessure qu'il avait reçue au siége de Pampelune, il prit la résolution de se consacrer à Dieu ; il en sortit en 1522, pour aller fonder l'ordre des Jésuites.

PHILIPPE.

Vous voyez que si Mathilde avait voulu recueillir les observations qu'elle a faites, ses notices vaudraient mieux que les miennes.

MATHILDE.

La vie de ces solitaires m'avait frappée ; et le nom de Loyola, fondateur d'un

ordre qui a eu tant d'influence dans le système politique, m'a donné le désir de conserver le souvenir du berceau de cette institution, dont la chute a ébranlé les trônes de l'Europe ; cependant, je ne vous cache point que j'étais trop jeune quand nous étions en Catalogne pour faire ces réflexions. Je ne vis dans les ermites du *Mont-Serrat* qu'une image de la Thébaïde ; j'en fis ainsi la description. Mais depuis, S. Ignace, qui s'y était formé à la vie monastique, me rendit ce lieu plus intéressant, et j'écrivis avec soin ce que je viens de vous lire.

MADAME DE SAINT-ELME.

Je vous remercie infiniment, ma chère Mathilde, de votre complaisance ; je suis sûre que cette relation n'a pas fait moins de plaisir à nos amis qu'à moi : tout ce qui tient à l'Espagne m'intéresse beaucoup. Je lisais, encore ce matin, un auteur qui traite de ce pays ; il parle d'une rivière fort extraordinaire : c'est

celle du Tinto; l'avez-vous vue, mon cher Philippe?

PHILIPPE.

Non : nous ne sommes pas allés en Estramadure, par conséquent nous n'avons pas visité *la Siéra-Moréna*, cette espèce de désert, où la rivière dont vous parlez prend sa source. Vous seriez donc bien aimable, ma charmante cousine, de nous dire ce que vous en avez lu.

FÉLICIE.

La rivière du Tinto tire son nom de la couleur de ses eaux, qui sont aussi jaunes qu'une topaze : elles ont de plus la propriété de durcir et de pétrifier le sable : deux pierres qui s'y reposent l'une sur l'autre sont, en moins d'un an, si fortement unies ensemble, qu'elles n'en forment plus qu'une seule. Cette rivière dessèche les plantes qui croissent sur ses bords, ainsi que la racine des arbres, à laquelle elle donne la couleur de ses eaux; la verdure disparaît des lieux qu'elle

arrose, et les poissons ne peuvent vivre dans son lit; son eau est un remède certain contre les vers des animaux; mais il faut la leur faire boire de force, car elle a un goût qui répugne à tous, excepté aux chèvres, qui en boivent sans que leur chair perde rien de sa bonté. Cette rivière conserverait ces propriétés singulières, si elle ne recevait point un grand nombre de ruisseaux qui en changent la nature; et elle ne diffère point des autres fleuves quand elle se jette dans la Méditerranée, à quelques lieues de Niébla. Mais j'ai interrompu, peut-être fort mal à propos, la relation de votre voyage en Catalogne; cette province doit être une des plus intéressantes de la Péninsule.

PHILIPPE.

Oui, par l'industrie de ses habitans; et j'aurais été fort aise de la voir en détail. Il y a en Catalogne des villes et des ports d'une grande importance, particulièrement Barcelonne, sa capitale; mais mon

père, croyant apercevoir quelqu'altération dans la santé de ma mère, qui dissimulait toujours ses souffrances pour ne nous priver d'aucun plaisir, ne voulut point différer plus long-temps à prendre la route du Guypuscoa; il se flattait que madame de Ribemon recouvrerait la santé par le voisinage de la France, dont tout Français désire toujours de se rapprocher. Cette route fut longue et peu agréable, car il fallut presque revenir sur nos pas : nous traversâmes Pampelune; ma mère ne consentit point à s'y reposer : elle avait trop d'empressement d'être dans la maison que mon père avait fait louer aux portes de Fontarabie, tout près de la Bidassoa, et elle ne se remit entièrement de ses fatigues que lorsqu'elle y fut établie.

Nous allons, si vous voulez, la laisser se reposer, et nous irons faire de la musique, en attendant que ces dames se réunissent à nous.

CHAPITRE XXXII.

—

Quoique je lise avec intérêt les relations des voyages éloignés, dit Félina en venant joindre ses amis à la bibliothèque, je ne saurais vous exprimer, mon cousin, avec quel plaisir je vous ai vu hier vous rapprocher de France; mon imagination m'a représenté d'une manière charmante votre établissement près de la Bidassoa; il me semble que là ma chère tante et mon aimable Mathilde étaient moins séparées de nous. » Elle regarda Philippe, et rougit.

PHILIPPE.

C'était la proximité de la France qui ajoutait encore à l'agrément que nous trouvions dans notre nouvelle habitation;

des croisées du salon nous voyions la frontière : combien de fois avons-nous salué notre patrie!

PAULIN.

N'est-ce pas près de Fontarabie que se trouve l'île des Faisans?

PHILIPPE.

Elle est près de là, à l'embouchure de la Bidassoa, mais elle n'a rien de plus remarquable que l'île des Cygnes près de Paris; elle est, comme celle-ci, entièrement découverte et inculte, et n'est intéressante que par le fameux traité des Pyrénées qui y fut signé en 1659. C'est à cette époque que son nom changea, et qu'on l'appela l'île des Conférences. On y amena la fille du roi d'Espagne Philippe V, qui épousa Louis XIV. La première femme du Dauphin, père de Louis XVIII, fut aussi reçue dans cette île en 1749. Les choses avaient bien changé depuis ce temps : les liens qui unissaient les deux nations étaient rompus;

les Français et les Espagnols se faisaient la guerre.

Trop près du théâtre des combats, mes parens ne pouvaient cependant se résoudre à s'éloigner beaucoup de la frontière; forcés, pour leur sûreté, de quitter Fontarabie, dont la belle situation nous enchantait, ils résolurent de se fixer, pendant quelque temps, à Saint-Sébastien; l'agrément de cette jolie ville, et surtout l'aspect varié et gai des vallons qui l'avoisinent du côté de la terre, nous dédommagèrent entièrement de l'habitation que nous venions d'abandonner.

Le port de Saint-Sébastien est petit, d'un abord difficile; les vaisseaux de ligne ne peuvent point y mouiller, mais, en revanche, ses eaux sont couvertes de vaisseaux marchands.

PAULIN.

Vous connaissez, sans doute, le singulier privilége qu'ont les habitans de Saint-

Sébastien de ne point se découvrir lorsqu'ils parlent au roi.

FÉLINA.

Cela me rappelle un mot d'un Espagnol qui ajoutait à sa signature : *aussi noble que le roi, si ce n'est plus.* Comment, lui dit-on, pouvez-vous avoir cette prétention ? Rien de plus simple, répondit-il; Philippe V est Français, et je suis Espagnol.

MADAME DE SAINT-ELME.

C'est porter un peu loin la vanité.

MATHILDE.

Un peu loin, en effet; mais il faut avouer que cette nation est digne d'estime par la résistance qu'elle oppose toujours à un joug étranger.

PHILIPPE.

C'est une justice qu'on ne peut lui refuser et que méritent principalement les habitans des trois provinces, le Guypuscoa, l'Alava, et la Biscaie, que l'on connaît en général sous ce dernier nom;

ils ont toutes les qualités qui distinguent les Espagnols, et peu de leurs défauts. Mon père avait conçu pour eux beaucoup d'attachement; nous étions aimés de tous les habitans de Saint-Sébastien, et bien accueillis dans les environs, que nous parcourions en observateurs. Les fruits et les légumes d'été y sont bien meilleurs qu'en Navarre, et très-abondans. Les productions de cette petite province diffèrent peu de celles de France; cependant le jasmin y croît sans culture. Il y a dans un jardin près de Saint-Sébastien, un oranger magnifique en pleine terre. Il vient peu de blé dans ce pays, mais on y cultive beaucoup de maïs : je vous en donnerai la description plus tard.

Chose rare en Espagne, presque tous les propriétaires, dans le Guypuscoa, habitent au milieu de leurs champs. La solidité, l'étendue de leurs maisons, jointes à la parfaite culture des terres, à la variété des montagnes qui s'élèvent en

amphithéâtre, et sont cultivées jusqu'aux sommets, offrent une foule de points de vue d'autant plus agréables que la mer se déploie sur le dernier plan de ces rians tableaux. C'était avec délice que nous passions des journées entières à herboriser dans ce charmant pays, où l'on trouve une grande diversité de plantes; mais on apprit que l'armée française approchait, et il fallut encore changer d'asile. Nous nous arrêtâmes à Larédo, ville de la Biscaie, bâtie, dit-on, par les Goths, et au milieu des rochers. Ma mère et mes sœurs nous paraissaient plus en sûreté là que partout ailleurs. Ses habitans sont comme tous les Biscayens, d'un caractère gai et confiant; nous nous plaisions au milieu d'eux.

Il ne croît point de vigne dans la Biscaie, mais on y fait de très-bon cidre. Le pommier, qui y a été apporté de France, paraît s'y plaire comme en Normandie; le cerisier s'y élève jusqu'à la

hauteur des arbres forestiers; en général la force végétale paraît en proportion avec l'activité de ses habitans, à laquelle Bourgoing attribue la prospérité de cette province, que nous traversâmes pour nous rendre à Madrid. Nous avions perdu toute espérance de revoir la France; et dès-lors mon père se détermina à entreprendre un très-long voyage. Il voulait le commencer par la capitale de l'Espagne. En parcourant la Biscaie, j'ai vu que Bourgoing a dit avec raison :

« C'est l'asile de l'industrie et de la liberté, et l'on sait quelle merveille peuvent enfanter ces deux sœurs : tout ici est animé par leur présence; rien de plus riant que les coteaux de cette province, rien de plus riche que la culture de ces vallées: pendant plus de trente lieues que l'on parcourt depuis la Bidassoa jusqu'à Vittoria, on n'est pas un quart d'heure sans apercevoir un village, ou du moins quelque hameau. » Quelle différence de

l'aspect de ce pays à celui qui l'avoisine! Je dirai encore comme Bourgoing: « je suis loin de vouloir jeter un ridicule sur les Castillans, dont j'estime les vertus; mais leurs manières pourraient quelquefois y prêter: je ne connais point de peuple plus silencieux et plus triste; leurs visages rembrunis sont l'image de l'ennui et de la pauvreté joints à l'orgueil. Voyez un Biscayen, c'est une autre physionomie, un autre teint, un autre caractère; libre, gai et hospitalier, il paraît sentir son bonheur, et vouloir le faire partager à ceux qui en sont témoins. »

MATHILDE.

Profitons des douces pensées que la peinture des mœurs de ces bons Biscayens nous a données, pour les imiter dans leur activité; allons, si Félicie le veut, retrouver nos aimables mères, et travailler avec elles au meuble que nous avons entrepris. M. de Saint-Elme nous lira quelques passages de nos poètes.

FÉLICIE.

Oui, il est huit heures, on doit nous attendre. » On quitta la bibliothèque; Saint-Elme prit le Poëme des Saisons par Saint-Lambert; il en lut plusieurs morceaux à ces dames, avec autant de grâce que de goût.

CHAPITRE XXXIII.

M. DE SAINT-ELME.

Mon cher Philippe, nous vous avons laissé hier prêt à entrer en Castille; et d'après les relations que j'ai lues de cette province, c'est une partie de votre voyage bien peu agréable; mais voyons comment vous vous en êtes tirés.

PHILIPPE.

Fort bien, à l'ennui près que l'on semble respirer dans ces vastes plaines, dont la plus grande partie est en friche, quoiqu'il croisse dans quelque partie de fort bon blé. Les seules plantes que j'aie trouvé intéressantes à décrire dans cette province, sont les bruyères.

Les bruyères forment une famille parmi les dicotylédones; elles croissent dans les pays chauds et dans les pays tempérés. Leurs feuilles sont alternes, persistantes; leur corolle est monopétale, les étamines sont au nombre de huit, et leurs anthères s'ouvrent par le sommet, caractère commun à toutes. Enfin, leurs fruits ont une capsule : dans les pays où le bois manque, on s'en sert pour chauffer les fours. Les bruyères sont ligneuses, mais ne s'élèvent pas au-dessus des arbrisseaux.

On voyage la moitié du jour, en Castille, sans rencontrer un hameau, et

ceux qu'on y trouve ne consistent qu'en de misérables cabanes d'argile auxquelles les *nobles Castillans* donnent le nom de *glorias*. Nous ne fîmes que traverser Burgos ; cette ville, fameuse dans les fastes de l'Espagne, dont elle fut long-temps la capitale, est grande, laide et sale. Je n'aurais désiré de m'y arrêter que pour visiter le tombeau du Cid, qui est dans le couvent de San-Pedro de Cardona, à deux lieues de la ville; mais mon père, qui avait envie de connaître le bel aqueduc de Ségovie, nous fit prendre la route de cette ville, ce qui nous détourna un peu de Madrid.

PAULIN.

Tu vas certainement nous parler de Ségovie; mais prends garde, si nous continuons, notre cours de botanique se changera en un cours de géographie.

PHILIPPE.

Je conviens que je me suis peut-être plus étendu que je ne l'aurais dû, sur

l'Espagne ; mais c'est le premier pays que j'aie vu, et les sensations de l'adolescence sont si vives que l'on aime à se les rappeler. L'aqueduc qui était l'objet de notre curiosité, a été construit du temps de Trajan, pour fournir de l'eau à Ségovie. C'est un ouvrage admirable et bien conservé. A l'une de ses extrémités, le ruisseau qu'il reçoit est soutenu d'abord par un seul étage d'arcades, qui ont à peine trois pieds de hauteur, et va gagner le sommet d'une colline distante d'une lieue du départ; il s'élève à mesure que le terrain qu'il parcourt jusque là, s'abaisse. Dans la partie la plus élevée de l'aqueduc, on croit voir un pont jeté sur un abîme. Deux rangs d'arcades s'élèvent avec majesté l'un sur l'autre, et l'on est effrayé en comparant leur hauteur à leur base. Elles ont cent deux pieds dans la plus grande élévation de cet édifice. Sa solidité a bravé les injures de seize siècles, et paraît incom-

préhensible quand on observe la simplicité de sa construction. Il n'est composé que de pierres carrées, posées les unes sur les autres, sans ciment, et liées seulement au haut par des barres de fer.

Avant de nous rendre à Madrid, nous allâmes aussi visiter Saint-Ildefonse, ce palais où Philippe V étala toute la magnificence qui caractérisait son aïeul. Bourgoing, qui a célébré cette demeure des rois d'Espagne dans un style presque poétique, et ressemblant assez à celui des auteurs espagnols, fera cette discription. Voici ce que j'en ai extrait, et qui, je vous assure, est fort exact :

« Il est quelques points dans les jar-
» dins de Saint-Ildefonse d'où l'on peut
» saisir l'ensemble d'une grande partie
» de ces fontaines jaillissantes, et dont
» l'oreille est enchantée de l'harmonieux
» concert qui en résulte. Arrêtez-vous,
» surtout, voyageurs qui voulez faire
» jouir tous vos sens à-la-fois, arrêtez-

» vous sur ce plateau qui fait face à » l'appartement du roi; on y a pratiqué, » dans l'épaisseur du feuillage, deux sa- » lons de verdure, du haut desquels vous » verrez vingt colonnes de cristal s'élever » jusqu'à la hauteur des arbres qui vous » environnent, mêler leur blancheur » éclatante à la verdure du feuillage, » unir leur bruissement au frémissement » des branches, et rafraîchir l'air que » vous respirez. »

C'est dans ce style que M. Bourgoing parle du réservoir, qui est une des choses remarquables de ce jardin. « Il est si » élevé, dit-il, que lorsqu'on y est arri- » vé, on voit toute l'étendue des jardins, » qui offrirait le coup-d'œil le plus déli- » cieux si les arbres n'y languissaient » point. »

L'auteur que je vous cite, en marque ainsi son chagrin : « Les arbres destinés » à percer la nue, et par conséquent à » enfoncer profondément leurs racines

» dans la terre, attestent déjà l'insuffi-
» sance de l'art qui veut lutter contre la
» nature ; plusieurs languissent sur leurs
» tiges grêles, et ne déploient qu'à re-
» gret leurs branches presque nues. Tous
» les ans il faut invoquer le secours de la
» poudre pour creuser de nouveaux lits à
» ceux qui les remplacent. Aucun ne
» s'est couvert de ce feuillage touffu qui
» n'appartient pas à ceux auxquels on
» a créé un sol factice; en un mot, on
» trouve dans les bosquets de Saint-Ilde-
» fonse des statues de marbre, des bas-
» sins, des cascades, des eaux abondan-
» tes et limpides, de la fraîcheur, des
» sites pittoresques, tout, excepté ce
» qui en fait le principal agrément,
» excepté d'épais ombrages. »

M. DE SAINT-ELME.

Ces jardins ont englouti des sommes immenses; et une remarque bien singulière, c'est que Saint-Ildefonse a coûté quarante-cinq millions de piastres, et

que c'est précisément à quoi se montaient les dettes de l'état lorsque Philippe V mourut.

PHILIPPE.

On trouve dans ces jardins tous les fruits rares que l'Espagne voit naître : mais ce n'est pas là où il faut les admirer, car ils n'y sont point encore dans leur terre natale; aussi ai-je placé leur description dans les lieux où ils arrivent à leur perfection, dans l'Andalousie et dans le royaume de Grenade. Nous ne quittâmes point Saint-Ildefonde sans avoir admiré les beautés que renferme le palais; mais comme les détails sur des tableaux, des statues, n'entrent nullement dans mon plan, nous allons reprendre la rou e de Madrid.

MATHILDE.

Tu permettras, quoique la leçon ne vienne que de commencer, de passer encore une nuit avant d'arriver à Madrid; car j'entends le bruit d'une voi-

stérile. On touche presqu'à ses faubourgs sans l'apercevoir. Enfin on voit s'élever, à travers de beaux arbres qui contrastent avec l'aridité des campagnes que l'on vient de parcourir, des tours, des dômes, des clochers, et l'on est dans la capitale de ce royaume qui, un instant, a pu se croire appelé à commander au monde; derrière la ville s'étend une vaste plaine bornée à une grande distance par des montagnes couvertes de neige. Je ne vous donnerai pas la description de Madrid; vous l'avez vue partout. Cette capitale, comme toutes celles de l'univers, renferme de grands édifices et d'humbles demeures. On y voit auprès du luxe et de l'opulence la misère et le malheur; car les pauvres se trouvent en grand nombre où il y a plus de gens riches. Ce qui me plut davantage à Madrid, ce fut le Prado : c'est une des plus belles promenades que je connaisse. Elle est d'autant plus belle que la nature ici n'est

point contrariée comme à Saint-Ildefonse; les arbres y croissent parfaitement, et y sont de la plus grande beauté.

C'est auprès de cette magnifique promenade qu'arrosent de nombreuses fontaines de marbre et de jaspe, et que des statues embellissent, que l'on trouve le jardin de botanique. Vous pensez bien que ce fut une des premières choses que mon père et moi allâmes visiter : il n'est pas grand; mais il mérite l'attention par sa parfaite ordonnance et les plantes rares qui s'y trouvent. Ayant eu le bonheur d'en voir la plus grande partie sur le sol qui leur a donné naissance, je ne vous ennuyerai pas en vous lisant les notes que j'ai faites dans ce jardin.

PAULIN.

J'espère, au moins, que tu nous diras quelque chose du cabinet d'histoire naturelle dont j'ai entendu faire l'éloge.

PHILIPPE.

Il est dans un édifice d'une construction

élégante, où se trouve aussi l'académie des beaux-arts. Le cabinet d'histoire naturelle contient des collections très-intéressantes ; cependant celle des animaux est bien loin de valoir celle de Paris. Mais le minéralogiste a de quoi satisfaire son goût ; la réunion des cristaux doit surtout lui plaire : ils sont d'une grande beauté. Pour moi, ce que j'ai vu avec le plus grand intérêt, ce sont les costumes péruviens, que les cruels conquérans de ce pays ont tirés des tombeaux, qui n'ont pu même échapper à leurs avides recherches ; quoique ces habits eussent passé un temps considérable sous terre, la couleur et les étoffes sont très-bien conservées. La teinture en est si belle, le tissu en est si fin, que nos ouvriers d'Europe ne peuvent l'emporter sur cette malheureuse nation. Je vis avec non moins de plaisir, dans ce cabinet, des ouvrages d'orfévrerie, tels que des bracelets, des aiguilles d'or, etc., ornés de pierres précieuses et faits par

les Maures : ces bijoux égalent, par le fini du travail, ceux de nos meilleurs ouvriers, et ce sont ces hommes industrieux que l'on a chassés d'Espagne.

MATHILDE.

Pour moi, je n'ai rien vu de plus beau et de plus curieux dans ces collections qu'un service de table complet en pierres précieuses : figurez-vous, mes amis, que toutes les tasses sont de magnifiques agates; les coupes de topaze et de chalcédoine, montées en or avec beaucoup d'art, et ornées de camées antiques.

BÉATRIX.

Cela ressemble tout-à-fait à un service de conte de fée.

MATHILDE.

On prétend que celui-ci vient de Charles-Quint; mais, à l'élégance des formes, on est tenté de croire que ces vases, bien plus beaux que tout ce qu'on fait en ce genre, sont un reste de la magnificence des empereurs romains.

FONSFRÈDI.

Chacun est frappé de ce qui flatte ses goûts; et, tout enfant que j'étais, quand nous fûmes à Madrid, j'ai principalement admiré dans le cabinet d'histoire naturelle une galerie de tableaux où sont représentées les premières scènes de la conquête de l'Amérique; elles sont rendues avec autant de vérité que de sensibilité : quelles terribles leçons pour les Espagnols ! Je me souviens, en général, que j'ai vu à Madrid de très-beaux tableaux, dont beaucoup sont l'ouvrage de peintres de ce pays. Il me semble que l'on n'apprécie pas assez l'école espagnole; j'aurais voulu que mon frère eût pris quelques notes sur les tableaux qui décorent les palais et les églises de cette capitale.

PHILIPPE.

Cela aurait été m'écarter encore bien plus de mon sujet, que je ne l'ai fait en décrivant le pays où croissent les plantes

qui ont toujours été le principal objet de mes observations : pour n'être point rappelé de nouveau par Paulin au sujet que je traite, je me hâte de vous faire quitter Madrid, où cependant nous restâmes plus de trois mois.

BÉATRIX.

Ah ! dis-moi donc avant si ce n'est point là que Philippe II fit construire un pont magnifique, dans un lieu où il n'y a point de rivière.

MATHILDE.

C'est une exagération : le Mançanares est, comme la plupart des rivières d'Espagne, un torrent, qui tantôt roule ses flots avec fracas, et remplit un lit immense lors de la fonte des neiges, ou après un violent orage ; et tantôt n'est qu'un filet d'eau, et d'autant moins considérable, qu'il ne pleut presque point dans les provinces du centre de la Péninsule, tellement que l'eau peut venir à manquer ; et c'est alors qu'un étranger, voyant un

pont magnifique sur un faible ruisseau, aurait pu demander, comme on l'assure, « Si on n'eût pas bien fait de mettre l'argent *qu'a coûté ce pont à acheter une rivière.* » .

PHILIPPE.

De Madrid, nous nous rendîmes à l'Escurial, ce superbe couvent, de l'ordre de Saint-Jérôme, que Philippe II fit bâtir en mémoire de la victoire qu'il remporta sur nous à Saint-Quentin; et comme il la gagna le jour de la fête de S. Laurent, il mit ce monument, l'un des plus magnifiques de l'Europe, sous l'invocation de ce saint : cet édifice, où la cour vient passer le temps de retraite, a deux cent quatre-vingts pieds de longueur, et deux cent soixante environ de large, et est construit en forme de gril, en honneur du martyr de S. Laurent. Le parc a une lieue de tour. Sa bibliothèque est considérable; mais je fus frappé de la manière singulière dont elle est rangée : les livres

y sont placés en sens inverse, de sorte qu'ils ont le dos en dedans, et la tranche, sur laquelle est inscrit leur titre, se présente la première. Cet usage vient d'Ariac, moine espagnol, célèbre dans le seizième siècle, dont la bibliothèque a servi de fondement à celle de l'Escurial. Cet auteur plaçait ses livres de la manière qui lui paraissait plus commode; il introduisit sa méthode à l'Escurial, où elle a toujours été suivie.

Nous avions donné assez aux productions des arts, nous revînmes avec plaisir à celles de la nature : nous parcourûmes successivement les royaumes de Valence, de Murcie, de Grenade, la province de Cordoue et l'Andalousie : là, sous le plus beau ciel du monde, nous trouvâmes des bois d'orangers, de citronniers, des haies de lauriers-roses, de grenadiers et de jasmins, de la famille des jasminées. Ce genre est composé de plusieurs espèces : il y a des jasmins robustes qui résistent très-bien

en pleine terre ; tels sont les jasmins blancs, et deux espèces de jasmins jaunes ; mais il y en a d'autres qu'on ne peut conserver que dans des serres ; les fleurs sont en forme de tuyau, divisées en cinq pièces ovales, et renferment deux étamines et un pistil. Le jasmin blanc est un arbrisseau propre à former des berceaux charmans ; ses fleurs ne fournissent point d'eau odorante par la distillation : ainsi ce qu'on appelle essence de jasmin n'est qu'une huile de Ben aromatisée par des fleurs de jasmin. Pour cet effet, on imbibe du coton d'huile de Ben ; on dispose ce coton par lits, en les entremêlant de lits de fleurs de jasmin : le coton s'imbibe de l'odeur de la fleur, et, mis en presse, il en sort une huile parfumée, que l'on nomme essence de jasmin. Le jasmin se multiplie de marcottes, de drageons en racines, et même de boutures. On peut multiplier les espèces rares en les greffant sur le jasmin commun : c'est

ainsi que les Génois nous ont fourni des jasmins d'Espagne, jaunes et blancs, dont l'odeur est si suave, des jasmins d'Arabie, etc.

Nous trouvâmes aussi dans la province de Cordoue, le carouge, ou caroubier, de la famille des légumineuses : c'est un arbre de moyenne grandeur, branchu, garni de feuilles épaisses, nerveuses, rondes, et qui ne tombent point en hiver; les fleurs mâles et les fleurs femelles viennent sur des individus différens; lorsque le fruit est mûr il est assez agréable : les Egyptiens en extraient un miel fort doux En Syrie, on en faisait autrefois, par la fermentation, une espèce de vin. Cet arbre est très-commun en Provence, en Espagne et à Naples; les pauvres se nourrissent de son fruit, et on en engraisse le bétail.

De Cordoue, nous allâmes à Grenade pour y jouir des beautés que la nature prodigue à ce pays, et pour y voir les

anciens monumens de la grandeur des rois maures. Dès notre arrivée à Grenade, nous allâmes visiter le palais connu sous le nom d'Alhambra, que les Maures ont bâti, et où règne, comme dans leurs édifices, autant de magnificence que d'élégance.

L'Alhambra est le monument le mieux conservé, et le plus majestueux de tous ceux que ces peuples intéressans ont élevés en Espagne. Il fut construit en 1280 par le second roi maure de Grenade, et pris par les Espagnols sous le règne du dix-huitième. Ce palais est situé sur une colline où l'on monte par des avenues de myrtes et de superbes tilleuls. Sur cette colline, et dans l'enceinte même de l'Alhambra, Charles-Quint jeta, en 1568, les fondemens d'un nouveau palais qui n'a jamais été achevé, et dont on voit encore les murs: il est construit de pierres jaunes, et forme à l'extérieur un carré de cent quatre-vingt-dix pieds. Dans l'intérieur est une

vaste cour circulaire, avec un portique dans le goût toscan, et une galerie d'ordre dorique soutenue par trente-deux colonnes, faites d'autant de morceaux de marbre d'une seule pièce. La principale entrée est ornée de colonnes de jaspe, sur la base desquelles sont représentées des batailles en bas-reliefs. Pour l'Alhambra, il consiste en une réunion de tours et de maisons environnées de murailles, et formant des masses de différentes dimensions. La plupart des chambres sont en stuc. Les murs et les plafonds sont peints, dorés, sculptés, et couverts de différentes maximes en caractères arabes. L'intérieur de ce palais est un des objets les plus curieux de l'Europe. On y voit des bains, dont les murs, les planchers et les plafonds sont de marbre blanc. Les jardins sont couverts d'orangers, de citronniers, de grenadiers et de myrtes; à l'extrémité des jardins est un autre palais appelé Généraliffe, situé dans un

lieu encore plus élevé que l'Alhambra. Des balcons de ce palais on découvre les fertiles plaines de Grenade, bornées au loin par des montagnes couvertes de neige, qui forment une perspective majestueuse et imposante. L'Alhambra est bâti de grosses pierres de taille carrées, entouré de fortes murailles, fortifié de tours et de bastions comme une citadelle, et si vaste, qu'il peut contenir une garnison de 40,000 hommes. Les dedans sont remplis d'hiéroglyphes, et d'ouvrages en mosaïque. La plupart des salles sont voûtées, d'un travail hardi et délicat. Ce qu'on appelle la cour des lions, est un grand emplacement entouré de portiques à colonnes d'albâtre, où douze de ces animaux jetant de l'eau par la gueule, forment autant de fontaines qui jouent naturellement. Je ne puis me défendre du plaisir de vous lire le récit d'une rencontre que nous fîmes à l'Alhambra; je n'aurais pas eu besoin d'en

écrire le récit, tant elle m'a frappé; mais enfin le voici tel que je l'ai consigné dans mon journal.

Comme nous étions dans la salle des bains, nous vîmes entrer un colonel anglais; nous sûmes depuis qu'il venait de Gibraltar. Sa taille très-élevée, car il me parut plus grand que mon père, qui a cinq pieds six pouces, la noblesse et la douceur de sa physionomie, nous frappèrent. Mais ce qui m'étonna, ce fut de voir qu'il tenait dans ses bras une petite fille qui avait à peine trois ans, d'une figure fort agréable, et qui souriait à son père. Celui-ci donnait le bras à une jolie femme. Sa figure me parut charmante, et n'avoir aucun rapport avec celle de ses compatriotes. La beauté de ses yeux me l'eût fait prendre pour une Espagnole; mais à la douce modestie de ses regards, on ne pouvait la croire née dans la Péninsule. Quel plaisir pour moi lorsque, l'entendant parler français, je ne pus

douter qu'elle fût ma compatriote! Je le lui témoignai assez étourdiment; elle reçut mon hommage avec beaucoup de politesse, mais comme celui d'un enfant.

Le colonel, à qui mon père parla anglais, reçut ses complimens avec une franchise charmante. Tous les compatriotes de mon Eugénie me sont chers, dit-il, et puisque vous êtes attirés ici, ainsi que nous, par la singularité de cet antique palais, nous passerons, si vous le voulez, la journée ensemble, si toutefois cela ne déplaît pas à madame, en montrant ma mère. Madame de Ribemon, à qui l'aimable Eugénie avait plu infiniment, accepta la proposition de l'Anglais. Nous nous rendîmes à leur auberge, où ils nous donnèrent un aussi bon dîner que le comporte une auberge d'Espagne. Nous fûmes enchantés de cet intéressant couple. La jeune femme n'avait pas dix-huit ans; elle allait être mère pour la seconde fois, et elle joignait à tous les charmes de la jeu-

nesse une maturité d'esprit que ma mère ne pouvait se lasser d'admirer: aussi son heureux époux paraissait l'aimer à la folie, ainsi que sa petite fille, qui déjà le connaissait à merveille. Nous passâmes avec eux une journée charmante, et mistriss Eugénie fit promettre à ma mère de venir la voir à Gibraltar, où son mari était en garnison. Béatrix, qui était déjà un petit personnage, était enchantée de Georgina, et aurait bien voulu que ses parens vinssent avec nous à Cadix, où nous comptions nous rendre en quittant Grenade. Mais l'officier anglais, qui n'avait qu'une permission limitée, ne put accepter la proposition qne M. et madame de Ribemon lui faisaient. Eugénie l'aurait désiré, ma mère lui avait plu. Elle lui trouvait une grande ressemblance avec la sienne qui demeure en France. Je crois voir, disait-elle, celle à qui je dois le jour, celle qui, douée comme vous d'une

figure charmante, joint à l'esprit tous les dons du cœur. Il m'a fallu aimer bien vivement mon cher Tom, pour me résoudre à me séparer de ma mère, de mes sœurs, de mon frère; en prononçant ce nom, ses yeux s'attachèrent sur moi. Il est plus âgé que vous, monsieur, me dit-elle, mais il a beaucoup de votre air. Je me sentis flatté qu'elle trouvât que je ressemblasse à son frère. J'aurais, je l'avoue, désiré qu'elle fût ma sœur pour ne point la quitter. Il le fallut, néanmoins; mais j'avais l'espoir de la revoir bientôt.

MATHILDE.

Tu n'avais jamais lu le récit de cette rencontre dont je me souviens très-bien. Mistriss Eugénie est fort aimable, mais je ne savais pas que tu eusses désiré qu'elle fût ta sœur. Mathilde ne te suffit donc pas?

FONSFRÈDE.

Elle est jalouse, Mathilde!

PHILIPPE.

Elle aurait grand tort, jamais les étrangers ne peuvent inspirer l'intérêt de la famille; et Mathilde sera toujours ma plus tendre amie.

Mathilde, honteuse d'avoir laissé paraître un sentiment de jalousie, dissimula l'embarras qu'elle éprouvait en présentant à son frère une fleur de grenade. Il me semble, dit-elle, que celles qui croissent dans le royaume de Grenade ne sont pas plus belles que celle-ci.

PHILIPPE.

Il n'y a pas de comparaison; elles sont là dans leur empire; aussi, avant de terminer cette séance, je vais vous faire la description de ce bel arbre. Il est de la famille des myrtes; le grenadier est originaire d'Afrique, des environs de Carthage; il portait même chez les anciens le nom de punique. Son bois est extrêmement dur. Mais son écorce est sujette à des crevasses, qui, en vieillis-

sant, lui donnent des formes irrégulières. Il a des rameaux opposés. Ses feuilles sont d'un très-beau vert, lisses, et sans dentelures. Le calice est persistant, à cinq divisions, et de la même couleur que la corolle; le simple, qui porte du fruit, n'a que cinq pétales.

M. DE SAINT-ELME.

Vous ne savez peut-être pas que ses fleurs ont des propriétés en médecine, spécialement pour arrêter les palpitations de cœur. On verse sur deux à trois grenades deux tasses d'eau bouillante; et lorsqu'elles sont infusées quelques minutes, on les prend à peu de distance avec suffisante quantité de sucre.

PHILIPPE.

Je ne connaissais pas cette qualité à cette jolie fleur. Le fruit du grenadier est une baie plus grosse qu'une pomme, sphérique, dont l'écorce est cassante, ayant huit à neuf loges, et un nombre indéfini de graines qui sont enveloppées

dans une substance charnue, acide et sucrée, qui est très-rafraîchissante. On les prépare, pour les servir sur la table, avec du vin et du sucre. La grenade mûrit dans les provinces méridionales de la France, même dans celles du nord, pourvu que l'arbre soit en espalier, exposé en plein midi, et préservé de la gelée par de la paille dont on environne les branches de l'arbre pendant l'hiver. Ce bel arbre, qui vient en pleine terre sans aucune précaution en Espagne, s'élève à la hauteur de nos pommiers; il a donné son nom au royaume de Grenade, et les Maures le cultivèrent avec soin pendant qu'ils possédaient ce pays, qu'ils regrettent toujours. Cet arbre est un des plus beaux ornemens de nos jardins, par la couleur brillante de ses fleurs. Le feuillage des myrtes est plus beau. Ses feuilles paraissent la partie la plus soignée de la plante. Elles sont comme celles de l'oranger, balsamiques,

et parsemées de glandes transparentes. Calice et corolle à cinq divisions, rarement à quatre pétales ; étamines infinies ; fruit ou baie à deux ou trois loges.

M. DE SAINT-ELME.

Cet arbre était célèbre parce qu'on l'avait consacré à Vénus. Les poètes modernes l'emploient encore dans leurs fictions comme le symbole de l'amour ; ils en couronnent les amans, quoiqu'à présent personne ne porte de couronnes ; mais il appartient à la poésie de ne vivre que dans le pays des illusions.

FÉLINA.

Pour vous punir, mon cousin, de parler ainsi des habitans du Parnasse, vous allez nous lire ce morceau des Géorgiques.

M. DE SAINT-ELME.

Volontiers ; la punition n'a rien de cruel.

Ah ! loin de tous ces maux que le luxe a fait naître,
Heureux le laboureur, trop heureux s'il sait l'être !

La terre, libérale et docile à ses soins,
Contente à peu de frais ses rustiques besoins.
Il ne voit point chez lui, sous des toits magnifiques,
Des flots d'adulateurs inonder ses portiques.
Il ne voit pas le peuple y dévorer des yeux
De riches tapis d'or, des vases précieux;
D'agréables poisons n'y brûlent point ses veines;
Le fard n'altère point la blancheur de ses laines.
Il n'a point tous ces arts qui trompent notre ennui:
Mais que lui manque-t-il? la nature est à lui:
Des grottes, des étangs, une claire fontaine
Dont l'onde en murmurant l'endort sous un vieux chêne,
Un troupeau qui mugit, des vallons, des forêts,
Ce sont là ses trésors, ce sont là ses palais.
C'est dans les champs qu'on trouve une mâle jeunesse,
C'est là qu'on sert les dieux, qu'on chérit la vieillesse.
La justice fuyant nos coupables climats,
Sous le chaume innocent porta ses derniers pas.

MATHILDE.

Il faut en convenir, mon cousin, tout, dans ce morceau, est vrai, et n'en est pas moins très-poétique.

M. DE SAINT-ELME.

Mais croyez-vous qu'il y ait eu de poète semblable à Virgile, et un meilleur traducteur que Delille ?

PHILIPPE.

Ces maîtres valent mieux que le vôtre, mes chers amis ; aussi, après les avoir entendus, je n'ai qu'à me taire.

L'heure de la réunion amenait naturellement la fin de la séance, et nos savans quittèrent leur athénée.

CHAPITRE XXXV.

—

Béatrix et Philippe étaient venus les premiers dans la bibliothèque ; celui-ci y avait fait apporter de petits orangers, de jeunes grenadiers, des myrtes, des lau-

riers de différentes espèces, et des jasmins, qu'il s'était chargé de soigner. Il les avait placés sur des gradins couverts de mousse qui cachait les caisses; ils donnaient à la galerie l'aspect le plus agréable, car ils étaient tous en fleurs.

Monsieur et madame de Saint-Elme, Mathilde, Félina, Fonsfrède et Paulin, arrivèrent bientôt, et furent enchantés de cette jolie décoration qui semblait être sortie de terre d'un coup de baguette. — Je crois, dit Mathilde, que nous avons repassé les Pyrénées, et que nous sommes dans l'Andalousie.

PHILIPPE.

C'est que j'ai voulu vous faire voir que ces arbrisseaux sont, dans l'Andalousie, des arbres tels que nos cerisiers les plus élevés. Je me rappelle toujours avec admiration ce beau jardin qui appartenait à un négociant de Séville. Nous y arrivâmes à l'instant où tous les arbres de la famille des myrtes étaient en fleurs,

ainsi que les orangers. Rien n'est comparable à l'aspect de cet arbre en pleine terre, couvert de fleurs et de fruits qui sont réellement les pommes d'or du jardin des Hespérides. Je ne peux me défendre d'une sorte de chagrin quand je vois nos orangers si différens de ce qu'ils sont dans le midi de l'Europe.

M. DE SAINT-ELME.

Je voudrais qu'on pût de même les acclimater dans toutes nos provinces. Je regrette toujours que nous n'ayons pas, comme en Espagne, des bois d'orangers, de grenadiers, de lauriers, des haies de jasmins; cela doit être délicieux.

FONSFRÈDE.

Pour nous en consoler, apprends-nous, mon frère, ce qui est utile de savoir du laurier; nous connaissons les autres arbustes.

PHILIPPE.

Volontiers. Il y a plusieurs espèces de

lauriers de la famille des laurinées, qui diffèrent, soit par leur odeur, soit par leur forme. Dans les lauriers ordinaires, il y a des individus mâles et des individus femelles. Le laurier vient de lui-même dans les forêts des pays chauds, tels qu'en Espagne et en Italie. Les généraux romains en étaient couronnés dans leurs triomphes; on s'en servait chez les anciens pour les cérémonies religieuses, et comme des instrumens de divination; on lui attribuait la vertu d'être inaccessible à la foudre; on en ornait les statues d'Esculape; il était consacré à Apollon; l'amour que ce dieu avait pour la nymphe Daphné que son père changea en laurier pour la préserver de la passion de ce dieu, est la raison que donnent les mythologistes du choix qu'il fit de cet arbre.

Le laurier-cerise et le laurier-rose appartiennent à des familles très-éloignées de celle du laurier d'Apollon. Le lau-

rier-cerise est de la famille des *rosacées*, et le laurier-rose de celle des *apocinées*. Le premier nous est venu de la Turquie, son pays naturel; c'est un petit arbre fort agréable à la vue. Il est ainsi nommé, parce que ses feuilles ont quelque ressemblance avec celles du laurier, et les fruits ressemblent un peu à ceux du cerisier. Le laurier-rose pousse de longues baguettes qui se divisent en plusieurs branches. Les fleurs sont en tuyau évasé par le haut, divisées en cinq parties, et contenant cinq étamines; elles viennent à l'extrémité des branches ramassées par bouquets. Il y en a de cette espèce a fleurs rouges et d'autres à fleurs blanches. Quant aux lauriers-roses à fleurs doubles, ils sont si délicats qu'il faut les conserver dans les serres chaudes. On dit que la décoction des feuilles de laurier-rose est un poison pour les hommes et les animaux; les remèdes

contre ce poison sont l'huile d'olive, et tous les adoucissans.

Le laurier-thym est un très-joli arbrisseau orné de fleurs disposées en ombelles, composées d'une seule pétale en forme de roue, et divisées en cinq parties; ses fleurs subsistent presque pendant toute l'année; on doit par cette raison mettre cet arbrisseau dans les bosquets d'hiver.

PAULIN.

N'est-ce pas à Séville qu'a été enterré Christophe Colomb?

PHILIPPE.

Oui, nous sommes allés lui rendre nos hommages, et nous avons lu sur son tombeau l'épitaphe qui y est gravée :

A Castilla y Aragon
otro mundo dio Colom.

(Colomb donna à la Castille et à l'Aragon un autre monde.)

M. DE SAINT-ELME.

L'extrême simplicité de cette inscription fait sa sublimité : il vous suffit de savoir son nom, et qu'il a découvert l'Amérique, pour concevoir tout ce que dut être celui qui, au milieu de si grands périls, changea par cette découverte la face de l'Europe, et prépara, suivant toutes les probabilités, une grande partie des évènemens qui se sont succédé depuis.

BÉATRIX.

Eh bien ! moi, j'avais toujours cru que la conquête du Nouveau Monde n'avait donné autre chose à l'Europe que du sucre et du café.

PHILIPPE.

Elle n'a pas même donné ces deux plantes à l'ancien continent, car elles y existaient.

En Espagne on cultive la canne à sucre avec succès dans les provinces méridionales; et si on la cultivait en Egypte, il

n'y a aucun doute qu'on en tirerait de fort bon sucre. Le café d'Asie est encore bien supérieur à celui d'Amérique : ainsi ce n'est pas à cause de cela qu'on doit regarder l'expédition de Colomb comme une des plus importantes qui ait jamais été faite ; mais par le changement qu'elle apporta dans les mœurs, et par les pas qu'elle a fait faire aux sciences. Il n'est pas impossible que les Européens quittent un jour l'ancien monde pour aller s'établir dans le nouveau. L'Amérique, réduite à l'esclavage par les hommes à qui Colomb en avait marqué le chemin, se peuple de nouveaux habitans, qui viendront peut-être à leur tour briller sur la scène du monde.

PAULIN.

Ces Américains iront d'abord avec leurs connaissances et leurs mœurs dans la nouvelle Hollande, puis ils reviendront en Afrique, en suivant la même marche qui a fait passer successivement les hommes

de l'Egypte en Asie, et de l'Asie en Europe.

FÉLINA.

Ainsi, selon toi, mon cher frère, nous redeviendrons sauvages comme les peuplades gauloises. Non, cela est impossible; Paris sera toujours le centre des lettres et des arts.

MATHILDE.

Et que sont devenues Ninive, Babylone, Thèbes, Palmire? et qu'est-il resté d'Athènes? Qu'une bourgade peuplée par des hommes aussi ignorans que grossiers.

M. DE SAINT-ELME.

Cette idée de destruction est bien douloureuse.

FONSFRÈDE.

Elle n'a rien de bien affligeant pour nous, puisqu'il faut au moins douze ou quinze cents ans pour que cette révolution s'accomplisse; et si nous nous affligions en pensant que dans quinze ou

vingt siècles nos arrières-neveux erreront dans les forêts dont les belles campagnes de France se couvriront de nouveau, nous pourrions tout aussi bien nous réjouir en les voyant dans cinq ou six mille années redevenir des hommes aussi aimables qu'éclairés. L'avenir n'est rien pour nous qu'une glace, où notre imagination a la faculté de nous représenter à son choix les objets gais ou tristes, graves ou légers; en détournant la tête on ne les aperçoit plus; gardons-nous donc de voir, comme un auteur atrabilaire de nos jours, le Louvre renversé avant d'être achevé; les débris encombrant le lit de la rivière qui déborde de toutes parts.

FÉLINA.

Ah! mon Dieu, brisez la glace, plutôt que d'y voir un pareil tableau, et après avoir salué les mânes de Christophe Colomb, allons à Cadix; car il me

semble que vous y avez séjourné quelque temps.

PHILIPPE.

Nous ne pourrions y arriver ce soir ; ainsi attendons jusqu'à demain à nous mettre en route.

Soit, dirent-ils tous. On passa dans le cabinet de musique ; Mathilde se mit au piano, et joua une variation aussi vive que gaie, pour dissiper les idées sombres que la destruction de Paris leur avait inspirées.

CHAPITRE XXXVI.

Le voyage de Séville à Cadix ne vous a pas fatigués, dit Mathilde à ses amis en venant les joindre dans la bibliothè-

que. — Non, la voiture était si douce que nous avons dormi toute la nuit.

BÉATRIX.

Moi, j'ai pensé à ces beaux arbres qui y croissent avec tant de facilité; l'Espagne devrait être un paradis terrestre, si ses habitans n'étaient pas si paresseux.

PHILIPPE.

Dis, si sobres, si modérés dans leurs désirs, qui ne leur créent point des besoins factices. Les arts doivent leur origine au désir d'ajouter aux jouissances de la nature. Nous nous en promettions beaucoup à revoir nos Anglais, mais nous devions avant aller passer quelques jours à Cadix, où nous nous rendîmes directement; car mon père avait formé le projet de passer en Amérique, et il voulait s'assurer d'un bâtiment pour nous y transporter.

C'est de Cadix, comme l'observe très-bien M. Andeverson dans son histoire du commerce, que les nations d'Europe

envoyèrent leurs marchandises dans les colonies espagnoles; elles les y embarquent sur des vaisseaux espagnols, et sous le nom d'un facteur de ce pays, mais réellement pour leur propre compte. Ces nations ont dans cette ville des agens et des correspondans, et leurs consuls y jouent un rôle considérable. Cadix, l'une des plus anciennes villes de la Péninsule, est la plus agréable de toutes; elle est d'une propreté rare; le concours des étrangers que le commerce y attire lui donne un aspect gai. Il y a de superbes magasins, et c'est là que les galions viennent déposer régulièrement les trésors de l'Amérique espagnole. Ce que l'Espagne exporte en Amérique de son propre fonds, se réduit à fort peu de choses; mais les droits que l'on payerait sur les marchandises étrangères formeraient un grand revenu, et diminueraient, par conséquent, les bénéfices des négocians et de leurs agens, si l'on n'avait recours

à une multitude de fraudes pour les éluder.

Une des branches de commerce les plus considérables de l'Espagne après celle des laines, qui n'entre point dans notre sujet, est celle de la soude connue sous le nom de barille. On en fait des cendres de plusieurs plantes qui ne croissent que sur les côtes de la Méditerranée, dans le royaume de Valence. Ces plantes se nomment la *sosc*, l'*algazule*, la *suson*, les *sayonnes*, la *salicorne*, de la famille des chénopodées. On mêle leurs cendres avec celles de la barille.

On fait usage de la soude dans les blanchisseries, dans les manufactures de savon, et dans les verreries. Toutes les nations de l'Europe font de la soude, en brûlant plusieurs substances végétales; mais la qualité supérieure de la barille assure à l'Espagne cette branche de commerce. Le pays qui la produit est situé

sur les bords de la Méditerranée ; il a environ 60 lieues de longueur sur 8 de largeur, selon le témoignage de M. Torensem et de M. Bourgoing. L'Espagne en exporte annuellement 150,000 quintaux, dont la plus grande partie passe en France et en Angleterre ; le reste est transporté à Gènes et à Venise.

Malgré la beauté du coup-d'œil qu'offre le port de Cadix, malgré cette vénération dont l'homme le plus sage a peine à se défendre pour les monumens anciens, nous nous décidâmes à quitter cette ville. Mon père n'avait point trouvé à s'arranger avec les capitaines de navire qui passaient aux îles, et il se décida à remplir de suite la promesse qu'il avait faite à sir Tom de l'aller voir à Gibraltar avant de quitter l'Espagne ; M. de Ribemon n'aurait pas voulu y manquer. D'ailleurs il pensa qu'il trouverait plus facilement à se procurer un passage avec un capitaine anglais qui ferait voile pour les Antilles,

qu'avec un espagnol. Il fut donc décidé que nous irions revoir l'aimable famille anglaise. Nous nous embarquâmes pour nous rendre par le chemin le plus court à Gibraltar. Notre premier soin en arrivant fut de demander où demeurait sir Tom. On nous conduisit chez lui. Il ne demeurait point dans la ville; il avait préféré la campagne à cause de ses enfans. Notre guide nous montra la porte de son jardin qui était entr'ouverte; n'ayant personne pour nous annoncer, nous entrâmes. Quel joli tableau s'offrit à nous! Imaginez-vous un de ces beaux orangers dont je vous parlais hier, au pied duquel est un banc de gazon. Mistriss Eugenia était assise allaitant son second enfant; Georgina présentait à son frère des fleurs qu'elle venait de cueillir. Le colonel, appuyé sur le tronc de l'arbre, contemplait avec ravissement sa femme et ses enfans. Ma mère nous avait fait signe de ne faire aucun bruit:

elle voulait jouir quelques momens de ce touchant tableau, qui lui rappelait les premières années de son union avec mon père; mais un chien, qui était couché près de son maître, nous entendit et se mit à aboyer. Tom tourna la tête, et nous ayant aperçus, il vint au-devant de nous; l'aimable Eugénie nous reçut avec toutes les grâces dont la nature l'a douée; elle nous fit voir son petit Georges, qui promettait d'être aussi joli que sa sœur; celle-ci parut reconnaître Béatrix, et lui fit mille amitiés. Tom se chargea de nous procurer un bâtiment sur lequel nous ferions la traversée en fort peu de temps, et où nous ne manquerions de rien, mais à condition que nous passerions quinze jours avec lui. Cette condition était trop douce pour que nous n'y souscrivissions pas. Il fut donc décidé que nous resterions à Gibraltar jusqu'à la fin du mois. Sir Tom fit apporter chez lui toutes nos malles, qui

étaient très-considérables ; car ma mère avait fait de grandes emplettes à Cadix. Ces premiers soins donnés, on se mit à table, et sir Tom nous traita beaucoup trop magnifiquement. Mon père s'en plaignit, et dit qu'il ne resterait pas chez le colonel s'il faisait autant de dépense ; car nous savions que la vie était extrêmement chère à Gibraltar, comme dans tous les établissemens anglais. Sir Tom promit de se corriger, excepté pour la qualité du vin, qui était le meilleur qu'on pût boire. Nous fûmes parfaitement heureux tout le temps que nous passâmes auprès de cette intéressante famille. Nous fîmes de grandes promenades, où Mathilde demandait avec instance le plaisir de porter Georges ; sa petite maman avait assez de peine à y consentir. Pour Georgina, sa voiture habituelle était les bras de son père, même à cheval. D'autres fois nous allions sur les bords de la mer, et de là nous voyions les côtes

d'Afrique, dont nous n'étions qu'à quatre lieues. Nous vîmes aussi sur les montagnes, des singes qui n'existent en Europe que dans cette partie de la péninsule.

Ils sont très-sauvages et très-méchans. Je voulais m'approcher pour les voir plus distinctement; mais le colonel m'en empêcha, en me disant qu'ils lançaient des pierres pour peu qu'ils crussent qu'on venait les prendre. En effet, je n'étais pas à quelques pas, que nous en vîmes rouler une à nos pieds, qui sûrement nous avait été adressée. Nous allâmes voir les fortifications, qui sont fort belles. On regarde cette citadelle comme imprenable. Les Anglais s'en sont emparés par ruse en 1709, et elle leur est demeurée par le traité d'Utrecht, en 1713. En vain les Espagnols, d'accord avec les Français, voulurent la reprendre, ils ne purent y parvenir. Pour établir de nouvelles fortifications, on fit sauter une partie du rocher sur lequel la forteresse est bâtie.

Il s'y trouva des monceaux d'or et des dents qui furent envoyés à Londres, où on les voit encore.

FONSFRÈDE.

J'ai entendu plusieurs fois citer ce fait, sans qu'il m'ait jamais été possible de le concevoir.

M. DE SAINT-ELME.

Il est à présumer que ce rocher a servi de sépulture à de grands seigneurs, soit espagnols, soit maures, et qu'on les enterrait avec leurs trésors. Les dents sont les plus durs des os ; elles auront donc résisté au temps, et on les aura retrouvées avec l'or, qui est incorruptible.

BÉATRIX.

Voilà un singuler usage de se faire enterrer avec sa fortune.

PAULIN.

Il était très-fréquent parmi les païens, qui se persuadaient qu'après leur mort ils pouvaient se servir de leur or pour attendrir les divinités infernales.

FÉLINA.

Vos dents, votre or enterrés nous ont éloignés du sujet principal. N'avez-vous donc rien à nous dire de la jolie Française?

PHILIPPE.

Les momens s'écoulèrent rapidement auprès d'elle. Sir Tom tint la parole qu'il avait donnée à M. de Ribemon. Il lui fit avoir passage sur un bâtiment anglais, très-bon voilier, à des conditions raisonnables, et nous nous séparâmes enfin de nos hôtes. Ce fut avec d'autant plus de regret que nous avions peu d'espérance de les revoir. En quittant les côtes d'Espagne, il nous semblait en quelque sorte nous éloigner une seconde fois de notre patrie.

Mistriss Eugénie et son mari vinrent avec leurs jolis enfans nous conduire jusqu'à bord de *l'Albion*, qui nous attendait en rade. Le colonel avait fait préparer une chaloupe qui nous transporta au vaisseau. Nous sentîmes couler

nos larmes en quittant cette charmante famille.

BÉATRIX.

Je me souviens que la bonne petite Georgina avait passé ses bras autour de mon cou, et qu'elle ne voulait pas me laisser partir.

PHILIPPE.

Enfin nous passâmes sur le bâtiment qui allait nous transporter dans un autre hémisphère. Il mit aussitôt à la voile. Nos yeux restèrent long-temps fixés sur la chaloupe, et nous répondions encore aux signaux de l'aimable famille, quand une brume qui s'éleva nous déroba non-seulement sa vue, mais même celle des côtes d'Europe, que nous avons été plusieurs années sans revoir. Nous voguâmes fort heureusement; et, comme mon intention n'est point de vous faire part d'un journal fort peu important de notre traversée, je crois qu'il vaut mieux que nous finissions maintenant la séance, que nous com-

mencerons demain à notre arrivée à Saint-Domingue.

Malgré l'empressement que Paulin avait de connaître cette colonie, il fallut qu'il se conformât à cet arrangement.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

A. 2218.